Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VI' Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F
Paiements: Celma Michel, 4, rue Belfort, Toulouse.
C.C.P. N° 952-38

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VI' UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 130 — 28 JUIN 1964 — Prix : 0,40 F

Editorial

UN LONG CHEMIN DE CROIX...

LA Presse internationale s'est fait l'écho des nouvelles arrestations qui ont eu lieu à Barcelone, entre elles, celle d'un militant de gauche qui vient d'être arrêté à nouveau, après avoir fait 21 ans de bagne. Avec stupeur, les journalistes apprennent qu'en Espagne des hommes restent en prison pendant 21 ans... pour être arrêtés à nouveau quelques jours après leur libération.

Ce qu'ils ne savent pas, ces journalistes — ou ne veulent pas savoir — c'est qu'en Espagne tout homme qui a été condamné pour activités politiques est en liberté conditionnelle. C'est-à-dire, un homme dont la Police pourra se saisir quand bon lui semblera, pour le faire condamner à nouveau, ayant comme circonstances aggravantes le fait de sa condamnation précédente.

Personne ne se rend compte exactement de ce qu'à été — de ce qu'est — le long chemin de croix du peuple espagnol. Personne ne peut savoir combien de familles ont été anéanties; combien d'hommes ont été rayés du monde des vivants, ensevelis dans les bagnes ou réduits à une existence précaire ! Sans cesse la vigilance de la police les a empêchés de changer de localité, de travail, les a privés de tous leurs droits, même de celui, si mince, de louer leurs bras. Ceux qui ont survécu, qui n'ont pas été tués dans les effroyables premières années de la «victoire»; ceux qui ont été condamnés, quand ils sont sortis du bagne en ont été réduits à végéter. Cela explique le vide terrible de la vie sociale et politique de l'Espagne pendant ces 25 dernières années. Deux générations ont été cruellement marquées par le triomphe du fascisme : celle des hommes du 36 et celle de leurs enfants ou de ceux qui, ayant connu les horreurs de la répression, n'ont pu surmonter la terreur semée par les bourreaux.

Aucun peuple au monde n'a parcouru chemin de croix plus long et plus douloureux que le peuple espagnol. Parce que, même pour les peuples qu'ont été soumis à d'autres dictatures, aucune n'a eu la vie aussi longue; aucune n'a duré aussi longtemps; aucune n'a été aussi systématique dans la répression et la violence. Aucune n'a eu de services policiers aussi bien organisés... Ce n'est pas pour rien qu'en Espagne se sont réfugiés, en y apportant leur expérience, les nazis les plus notoires, les plus intelligents agents de la Gestapo.

Et le chemin de croix continue. Imaginons un peu ce qu'a été la vie de cet homme — un nommé Conca — dont la nouvelle arrestation émeut aujourd'hui la Presse française, après 21 ans d'emprisonnement. Nous ne le connaissons pas. Est-il socialiste, communiste, catholique, anarchiste, républicain ? Mais pour avoir été 21 ans emprisonné, il dût être condamné en 1943; c'est-à-dire pendant les années les plus noires, au momento où la folie meurtrière du franquisme avait atteint des limites à peine surpassés par Hitler; au moment où Saint Exupéry écrivait : « En Espagne on tue comme on déboise ». Il faut supposer que cet homme était un militant antifasciste, mais qui n'était pas assez compromis dans la guerre civile et la Révolution pour s'exiler au momento de la débâcle républicaine. Comme des centaines de milliers d'autres, il devait être un homme de gauche, qui, se croyant protégé par son innocence, comme Carlos Rahola, comme tant d'autres, resta en Espagne. Il ne devait y avoir de fortes charges contre lui, puisque' en 1943, année des massacres, il put sauver sa vie. Mais il fut condamné quand même à la détention perpétuelle. Il en est sorti maintenant, bénéficiant de l'amnistie.

Mais il a suffi qu'autour de lui une razzia ait été faite; que quelque voisin ou quelque ami soit tombé entre les griffes de la Police — il y a eu à Barcelone une trentaine d'autres arrestations — étudiants, ouvriers, professeurs, parmi lesquels M. Sacristàn, du groupe d'amis de José Luis Aranguren, catholiques progressistes — pour que ce pauvre Conca soit à nouveau sous les verrous.

Semblables à ce cas, que nous prenons como exemple, en raison même de la surprise manifestée par les journalistes étrangers, combien d'autres pouvons nous en compter ! Par centaines, les hommes de la C.N.T., de l'U.G.T., du Parti Socialiste, du Parti Communiste, de la Gauche catalane, du Parti Nationaliste basque, une fois libérés ont été de nouveau emprisonnés. Leurs maisons étaient surveillées. Il suffisait qu'un ami leur rende visite;que leur courrier soit considéré comme suspect, qu'ils aient reçu un mandat issu peut-être de quelque organisation clandestine. Il suffit que la Police décide de les coffrer à nouveau, tout simplement, parce que M. Eisenhower, ou M. Salazar, visitent l'Espagne et qu'il faut qu'une opération de ratissage soit faite.

Voilà les conditions sous lesquelles doit agir l'opposition et doivent se mouvoir les hommes. Seuls les jeunes, non connus, ont quelques possibilités de prendre contact, de distribuer la propagande, de se réunir, sans être immédiatement découverts et arrêtés.

Peut-être, en pensant un peu à tout cela, comprendra-t-on mieux ce que répresente le calvaire du peuple espagnol et l'héroïsme de ceux qui luttent pour le libérer. Parce que, voyez vous, il y a encore des hommes pour lesquels la vie sans liberté et sans dignité ne vaut pas la peine d'être vécue.

Vu de Washington

GOLDWATER, UN CANDIDAT NAIF, AMBITIEUX ET PEU INTELLIGENT

« Ce n'est pas seulement l'attitude de Goldwater qu'il faut considérer, mais aussi les gens qui l'appuient. Car il a beau se donner des airs de modéré, il n'en demeure pas moins le point de ralliement où se retrouvent tous les extrémistes de la droite. »

Evidemment, en affirmant cela à Londres, l'autre jour, Nelson Rockefeller voulait nuire à la candidature de Goldwater à la présidence des Etats-Unis. N'empêche que le gouverneur de New-York a raison.

Dans un discours prononcé à Montclair (New-Jersey), le sénateur Goldwater s'attaqua à la société John Birch et à d'autres « petits groupes qui confondent la liberté politique avec la liberté de haïr ». Mais à Los-Angelès, en 1961, il affirmait que les membres de cette société représentaient la sorte d'Américains qu'il faut voir dans la politique, parce qu'ils sont anticommunistes.

A Montclair également, M. Goldwater s'attaqua aux groupements de droite qui critiquent l'O.N.U. Mais, il y a trois ans, il s'attaquait lui-même à l'O.N.U. et la dénonçait comme une organisation du parti communiste.

Chose curieuse, les organismes d'extrême-droite, que Goldwater semble dénoncer aujourd'hui, ne sont pas fâchées contre leur idole. Leurs leaders, à Washington, font des clins d'œil et vous disent que l'essentiel est de faire élire Goldwater, même si, pour cela, il faut gagner des votes modérés. « Il demeure, au fond de son cœur, un homme de l'extrême-droite. »

Il est certain, en tout cas, que son entourage n'a pas changé. Pour cela, M. Rockefeller a raison. Les conseillers du sénateur républicain sont des extrêmistes et des démagogues invétérés. Ils ne donnent pas l'impression d'être trop embarrassés par leur conscience. Pire encore, ils font montre d'une attitude simpliste qui voit tout en noir ou en blanc et partage l'humanité en bons et en méchants.

AMBITIEUX ET NAIF

Goldwater lui-même, d'ailleurs, n'a pas tellement l'esprit de finesse. Il est naïf, ambitieux, orgueilleux et pas très intelligent. C'est de plus un paresseux sur le plan intellectuel. Il ne lit pas assez pour s'informer vraiment et presque jamais ce qu'écrivent ses adversaires.

Naturellement, il possède certains talents d'homme politique. Il est un excellent acteur. Il apprend son discours par cœur et le lit à la T.V. avec la même ardeur que ceux qui chantent les louanges des cuisines électriques et des savons. Il est de plus photogénique et sait réciter une histoire drôle aussi bien que Bob Hope. Il a la passion très américaine des « gadgets ». Il admire les militaires et les industries de guerre. Il a une belle femme et une très jolie fille. Il est membre de la Légion américaine et de tous les autres clubs patriotards du pays; il semble même s'amuser à leurs réunions.

Evidemment, les Etats du Sud l'adorent, parce qu'il dit qu'il est contre la ségrégation raciale, mais que ce problème relève des Etats seulement.

De plus, il s'oppose au contrôle de Washington dans les Etats de l'Ouest, où la population croit de plus en plus au mythe de la libre entreprise toute glorieuse.

Goldwater dit même à haute voix que l'Américain est le seul homme créé à l'image du bon Dieu.

DE BONNES CHANCES

Il est presque certain d'être choisi candidat républicain à la présidence. D'après une enquête du « Times », il pourrait même être élu aux prochaines élections, surtout parce que les ouvriers des grandes villes du Nord s'opposent à l'intégration raciale dans les habitations.

Si Goldwater devient président, l'influence des militaires augmentera assurément. Est-il besoin de rappeler que le général Lemay et le général Powers se sont opposés au traité de Moscou sur l'interdiction partielle des essais-H ? Il est également certain que les conseillers économiques du « président » Goldwater reviendraient aux mesures fiscales et monétaires de Coolidge.

Goldwater, président, traiterait les meilleurs diplomates américains avec méfiance et mépris. Et il ne pourrait certainement pas se débarrasser des gens qui financent ses campagnes électorales, c'est-à-dire les gros bonnets du Texas et les industriels loufoques qui fournissent les fonds de la société John Birch. Ces gens-là sauront trouver sans peine des candidats pour les postes ministériels, des candidats qui leur ressemblent mais qui ont su ne pas trop parler, qui ne sont pas compromis.

Pour se défendre contre Goldwater, Johnson est en train de se tourner vers la droite, surtout en matière fiscale.

Ses lieutenants au Congrès sont disposés à discuter le projet de loi sur les droits civiques, cette année, et à remettre à l'an prochain le débat sur la réduction des taxes. Parce que discuter du problème racial, l'été prochain, en pleine campagne électorale, ce serait favoriser Goldwater, lui accorder plus de chances de victoire qu'il n'en possède maintenant.

M. P. DEAN.

TENDANCE LIBERATRICE des esprits au Canada

L'ami Joseph La Rivière, de Montréal, ne manque pas, froides coupures de journaux, de nous faire parvenir de la documentation intéressante.

Il faut dire qu'au Canada, surtout dans le Québec, province de langue française, l'Eglise catholique a une emprise formidable.

Ne pouvant citer l'article, parce que trop long, nous croyons utile de donner quelques extraits suggestifs concernant l'enseignement :

Sondage dans les classes supérieures du Collège Sainte-Marie

24 % DES ETUDIANTS DISENT NE PLUS PRATIQUER LEUR RELIGION ET 33 % PREFERERAIENT UN COLLEGE NEUTRE

Quelle est, face à leur religion, l'attitude des étudiants d'un collège classique catholique du Québec en 1964 ? Tel est le propos qui a guidé l'enquête menée chez les étudiants du Collège de Sainte-Marie par quelques étudiants. Les résultats, assez étonnants, en sont publiés dans la livraison de mars du mensuel étudiant « Le Sainte-Marie ».

.....

L'enquête a été menée chez les étudiants des classes supérieures (belles-lettres à philosophie) qui représentent le tiers des effectifs du collège ou 200 élèves sur 600.

Parmi les 200 étudiants des classes supérieures, 150 ont répondu aux deux séries de questions qui leur étaient posées.

23,9 % de non-pratiquants

La première question, brutale dans sa simplicité, était la suivante : à pratiquer la religion ? » (21,6 % La moyenne des 150 réponses indique 58,6 % de « oui », 23,9 % de « non », 15,3 % de « plus ou moins » et 2,2 % d'abstentions. Il

(Suite en page 2).

— Ami... Ami...

COMMENTAIRES

FILM DE UN VIAJE :

— IV —

Tànger-Tetuàn

El miércoles, día 20 de mayo, salimos Vallés y yo para Tánger y Tetuán. La intención de los compañeros de la C. de R. de Marruecos y la mía, era aprovechar el viaje para documentarme sobre los diversas aspectos de las dos antiguas zonas. Salimos en un tren — un tren confortable y rápido — que debía llevarnos hasta Tánger.

El viaje era cómodo e interesante, sobre todo contando con un guía que me iba señalando lo más saliente de las poblaciones que atravesábamos. El paisaje ya me era conocido. Bosques, grandes extensiones de terrenos sembrados de limoneros y naranjales, de viñedos, de explotaciones agrícolas. Hasta llegar a la antigua frontera entre los dos Marruecos, se sucedían los panoramas sensiblemente parecidos. De vez en cuando aparecían también los ya para mí familiares poblados moros: reuniones de chozas cubiertas de paja, en las que viven en promiscuidad hombres y bestias. La electricidad no existe y el agua hay que ir a buscarla a veces andando a varios kilómetros. Pero aún es una naturaleza rica, fresca, sonriente, en la que se puede vivir, pese a la miseria. Pastores con sus rebaños dan una nota bucólica al paisaje. Y los asnos, los lindos y conmovedores asnos marroquís, pequeños y nerviosos, de mirada inteligente, dóciles e infatigables, multiplican al infinito otros tantos Plateros. ¿Qué sería de los marroquís sin los asnos, que les sirven para todo, que son incluso el único medio de transporte en las calles estrechas de las Casbahs y de las Medinas?

En el momento en que el tren franquea la antigua frontera, el paisaje cambia. Se acabaron viñedos, naranjales, sembrados, bosques. Llanuras cubiertas de arbustos cortos, poblados tan o más miserables que los que hemos visto hasta abandonar el Marruecos ex-francés.

Los nombres de las poblaciones recuerdan páginas de la historia de España. Alcázarquivir, Larache, que dejamos a nuestra derecha. Hasta Tánger, es la misma monotonía, la misma uniformidad triste.

Tánger aparece blanca, deslumbrante ante nuestra vista. El tren entra por la playa, inmensa y maravillosa bahía. Tánger ha sido una de esas ciudades cosmopolitas que fueron, en el pasado, cita de millonarios y de traficantes internacionales. Grandes hoteles, lujosas y magníficas mansiones cubren un periplo accidentado, ya que Tánger se levanta sobre una colina que domina el mar. Las calles son todas cuestas empinadas, que corona la Alcazaba, el antiguo barrio árabe, lo más típico, lo más extraordinario, lo más atrayente que ha podido revelarme, en este rápido viaje, el Maghreb.

Inmediatamente, algo salta a la vista del viajero curioso: el tipo racial cambia. En Casablanca domina un tipo marroquí con acentuados rasgos negroides. En el Marruecos ex-español — me dicen que en Fez es igual — domina el verdadero tipo árabe. Los hombres son altos, de tez muy clara; lo que se vé de las mujeres, uniformemente cubiertas, es también de color claro. Expresé mi extrañeza ante esta diferencia, explicable por la presencia de diversas razas y por un fenómeno digno de ser contado.

En el mundo árabe no existe el prejuicio de raza contra los negros. Por el contrario, las mujeres negras son muy apreciadas por los árabes. Dado el concepto que de la mujer tienen los musulmanes — instrumento de placer, útil de trabajo — la negra parece tener condiciones excepcionales para ambas cosas. Un árabe, si puede, procura tener por lo menos una mujer negra. Como la familia se levanta sola y exclusivamente sobre el varón, el color de la tez de la madre no tiene importancia alguna ni para los efectos hereditarios. Así Hassan III, el actual soberano marroquí es hijo de padre blanco — y de una perfección de líneas realmente excepcional, digno de reclamarse miembro de la famosa familia aria — y de madre mestiza. La princesa Lalla Aicha, su hermana de padre y madre, acusa los mismos rasgos que Hassan, propios a los cuarterones. Los otros hijos de Mohamed V, nacidos de mujeres blancas, ningún parecido tienen con los dos mayores. En Casablanca y su extensa zona, la presencia del tipo árabe, de tez atezada y rasgos negroides, es muy frecuente. Por lo visto, en esta zona — Tánger-Tetuán — el cruce no ha sido constante. Y el árabe tangerino — y más aún el rifeño, que veré en Tetuán — conserva la prestancia, la estatura, los rasgos fisonómicos del árabe que invadió España y que tantas huellas dejara en nuestra tierra.

Pasamos en Tánger la tarde y la noche del miércoles. Visitamos lo más notable de la ciudad, acompañados por un amable cicerone cuyo nombre no doy pues no quisiera comprometerle. Por la especial situación en que se desenvuelven los compañeros de Tánger, me abstengo de citar ninguno, aunque con todos conversé, reuniéndonos por la noche, los compañeros de la U.G.T. y de la C.N.T. juntos, en un cambio de impresiones muy cordial y muy agradable. En esta reunión tuve ocasión de abrazar a un viejo militante anarquista, que aún se acordaba del viaje de propaganda efectuado por mi madre, en unión de Sánchez Rosa, en el año 1922, por estas tierras del Marruecos español. Sus primeras palabras fueron:

—¡Cómo te pareces a tu madre!

En efecto, con los años, mi parecido físico con Soledad Gustavo se ha ido acentuando.

Horas gratas, inolvidables, las vividas con estos hombres, la mayor parte de los cuales son rescatados de las cárceles del franquismo, andaluces la mayoría, gaditanos, granadinos, malagueños. Todos con vidas arriesgadas y heroicas, que merecerían cada una ser relatada y convertida en otras tantas páginas de un libro en que realmente la realidad superaría con creces a la ficción.

Al día siguiente de buena mañana, solimos con un auto de línea hacia Tetuán. Nos acompañaba un compañero de Tánger y el chófer que conducía el car era también de la C.N.T. Ibamos sentados Vallés y yo al lado del conductor y en el interior del car se amontonaban los árabes, con sus sacos y sus cestas de provisiones. No se oía hablar otra lengua que el español o los dialectos árabes. Sensación extraordinaria para quien, como yo, lleva veinte y cinco años en tierras francesas.

De Tánger a Tetuán hay una hora y media, aproximadamente de autocar, que se alarga según las estaciones que hace el vehículo. Y estas estaciones estaban condicionadas al número de gente que podía contener. Por la carretera, nos esperaban multitud de chiquillos árabes, que subían al autocar para ir a la escuela, muchas veces distante diez kilómetros de su lugar de residencia. El chófer, español y de la C.N.T. — ¡así tenía que ser! — es el único que se detiene para embarcar esa muchedumbre de chiquillos, que se precipitan como gorriones al paso del vehículo. Los otros chóferes, musulmanes la mayor parte, no se paran. Por esto a este muchacho le conocen y le estiman los autóctonos.

La carretera, muy accidentada, ha sido renovada en parte por el gobierno marroquí, suprimiendo absurdas curvas construídas por los españoles. De vez en cuando se atisban cuarteles y recintos fortificados, sobre los que ondea la bandera marroquí. Son los antiguos reales de los Regulares y de la Legión. La mayor parte los volaron a la dinamita los españoles, antes de abandonar la Zona de protectorado... Los franceses lo dejaron todo intacto. Los españoles, al retirarse, «con su honra y sus banderas», como dijo el general Galera, hicieron saltar sus antiguas residencias.

El gobierno marroquí ha empezado también la repoblación forestal utilizando para ello al ejército. Pero hay aquí un problema muy complicado. Los musulmanes del Marruecos español, sobre todo los de esta zona del Rif, no reconocen a la dinastía de Mohamed V. Son fieles a Abd-el-Krim y su familia. Ello explica la parsimonia, por no decir la hostilidad, con que son acogidas muchas medidas y disposiciones de Rabat. Por ejemplo, al llegar a Tetuán nos encontramos con una huelga de estudiantes, en protesta por no sé qué disposición del Ministerio de Instrucción Pública marroquí.

Tetuán es una ciudad muerta. Sesenta mil habitantes la han abandonado. Toda la colonia que vivía en torno a la administración española; civiles y militares. Y los pocos que quedan deberán abandonar la ciudad. El gobierno español les repatría. Pero para muchos de estos hombres y sus familias que llevan cuarenta años viviendo en Tetuán, ¡qué nuevo drama representa todo esto!

Tetuán sería una hermosa ciudad, si en ella no reinara esa suciedad espantosa que es el aspecto más deplorable de las poblaciones árabes: incluso su adoquinado, muy original, y la forma en que están construídas las calles, todo facilitaría la limpieza... si se tomaran la molestia de no arrojar en medio de la calle todos los detritus y de hacer funcionar las mangas de riego. Y este es un problema — el de la higiene urbana — que si no resuelven los árabes, les cerrará la espita de divisas que significa el turismo.

Un compañero de Tetuán — de los que tendrán que abandonar estas tierras, donde ha transcurrido la mayor parte de su vida — nos acompaña en un rápido paseo por el barrio árabe y el barrio judío. Una vez visto uno, los demás se parecen: las mismas calles estrechas, donde apenas pueden pasar de fondo tres personas; la misma muchedumbre abigarrada; los mismos pordioseros y vendedores ambulantes; las mismas mujeres cubiertas, la misma chiquillería que deambula, ociosa y agresiva...

Desde una altura, contemplamos las montañas que fueron teatro de sangrientos combates. Allí, entre riscos, viven todavía las cábilas que ayer fueron la pesadilla del gobierno de Madrid y que lo serán del gobierno de Rabat, en un mañana más o menos próximo. Mundo misterioso, hermético, de hombres combativos, guerreros en la sangre, que viven sólo pensando en la guerra. Hombres, sin embargo, singularmente hospitalarios, entre los que encontró acogida y amistad Fermín Salvochea, en los años pasados por estas tierras, donde todavía se le recuerda.

La visita a Tetuán ha sido rápida. Con el mismo car que nos trajo, emprendemos el viaje de regreso, por la misma carretera, encontrando, inmóviles al lado de la ruta, los mismos grupos de mujeres cubiertas y de hombres en cuclillas, que esperan, con inagotable paciencia, el car que quiera embarcarlos.

Y la misma invariable imagen atraviesa los siglos: un hombre, sobre un burrito; una o dos mujeres descalzas, detrás, dobladas bajo el peso de la leña o los sacos de provisiones. Cuando la situación se invierte, esto es, cuando el hombre va a pie y la mujer sobre el asno, lanzamos una exclamación de sorpresa:

—¡Mira, un árabe evolucionado!

¿Qué varilla mágica hará andar, para este pueblo, el reloj del tiempo?

Federica MONTSENY

Inminencia de la hora :

El combate puede ser decisivo

La inminencia con que se presentan cada día, dentro y fuera del territorio peninsular, los problemas de la sucesión al franquismo, adquiere relieves tales en la hora presente, que sólo una acción concertada y firme, impregnada de una vigilancia incesante, puede garantizar la defensa de los intereses populares, frente a la violencia creciente de las posiciones que parecen adoptar todos los sectores adictos aún al franquismo.

Desde la conjuración latente del clan militar, partidario de una solución «nasseriana», pasando por las posiciones «pseudorevolucionarias» del neofalagismo por la instauración de una «democracia a partido único», hasta las turbias combinaciones de tipo democrático, con exclusión de las fuerzas hoy en la oposición... el conjunto es reflejo del deseo imperante de mantener lo existente, con fórmulas al parecer nuevas.

Las luchas intestinas entre monárquicos y requetés, las tentativas de desorientación de la clase obrera, que recuerdan la incompatibilidad entre las sindicales C.N.T. y U.G.T. con el Partido comunista, para romper las huelgas asturianas...

Los esfuerzos continuados de la prensa del régimen, para justificar las posiciones actuales del franquismo, como « legalmente » compatibles con el panorama internacional...

Todo ello, se nos aparece como conglomerado coherente que busca a no importa qué precio, el afianzamiento de una situación cuyo final ven llegar, como avalancha de fuerzas que lo ponen todo en la balanza, en un último combate para asegurar la supervivencia de las estructuras.

Y lo triste es, que a poco que vacilen las fuerzas vivas del país, son capaces de lograr sus objetivos.

La inexistencia de esfuerzos coordinados de la auténtica oposición al régimen, aparte de la Alianza Sindical, es un factor de ayuda valiosa a esas tendencias falsamente renovadoras de la reacción española.

La inoperancia de un organismo, fallecido al nacer, y nos referimos a la Unión de Fuerzas democráticas; la proliferación de otros nacidos a río revuelto en el grupo de ambiciones (F.L.P., F.E.L.N., Agrupación de la Tercera República, etc...) se suman en el desconcierto de un horizonte político, a la acción de las fuerzas regresivas en su propaganda.

Las responsabilidades históricas del momento son inconmensurables y la triste actitud de una parte del antifascismo, de espera en espectante y ansiosa pasividad que desea un milagro, alcanza el grado de la más estúpida inverosimilitud.

Si, aparte de la acción de las Sindicales en la Alianza, las organizaciones políticas del antifascismo, se sienten incapaces de llegar à una coordinación total de los esfuerzos, ¿qué pueden pretender mañana, al comenzar el período de realizaciones? ¿Qué garantías de acción consciente podrán presentar? ¿Qué posiciones activas precursoras que justifiquen sus pretensiones políticas? ¿La supervivencia en el exilio? Pobre argumento.

Bulle en España el descontento, que animan las organizaciones sindicales... y el mundillo político de la llamada oposición, lee ansioso las noticias que de allí llegan y hacen votos por que algo brote de ese clima, que les llame mañana, en ese mañana para el que nada hicieron, al usufructo de las nuevas situaciones.

El momento de una acción de-

(Suite en page 6.)

TENDANCE LIBERATRICE DES ESPRITS AU CANADA

(Suite de la page 1)

faut remarquer que les réponses affirmatives sont plus nombreuses dans les classes de belles-lettres et rhétorique (62,5 %) que dans les classes de philosophie (54,8 %).

Le contexte socio-familial, demandait-on ensuite, « vous force-t-il à pratiuqer la religion ? » (21,6 % de « oui »), vous incite-t-il à pratiquer ? (53,3 % de « oui »). vous laisse-t-il totalement libre ? (22,5 % de « oui »), les autres s'abstenant de répondre.

Autre question : « Vous considérez-vous croyant et pratiquant ? » (47,2 % de « oui »), simplement croyant ? (31,3 % de « oui »), agnostique ? (11,9 % de « oui »), athée ? (5,7 % de « oui »).

Pour un collège catholique ?

Et maintenant, pourquoi fréquente-t-on un collège catholique ? « d'abord parce qu'il est catholique ? » (10,6 % de « oui »), ou parce que l'on y dispense une formation supérieure ? (50 % de « oui »), ou les deux à la fois ? (27,3 % de « oui »). Cependant, 32,1 % ont le sentiment « d'être forcés de fréquenter une institution confessionnelle ».

Réponse révélatrice : « A qualité égale des institutions et si vous aviez le libre choix, fréquenteriez-vous un collège confessionnel ou non confessionnel ? » 54 % des étudiants consultés répondent qu'ils fréquenteraient un collège confessionnel, donc catholique en l'occurence, mais 36,6 % répondent qu'ils opteraient pour le collège neutre. Nouvelle distorsion à la question suivante : « Choisiriez-vous de fréquenter une institution non-confessionnelle, même sachant que l'Eglise condamne le principe de l'école neutre pour ses fidèles ? » 46,1 % répondent qu'ils opteraient néanmoins, si c'était possible, pour l'institution neutre. Notons d'autre part que 36,9 % des étudiants favorisent la création d'écoles neutres dans le Québec et 59,2 % « d'établissements mixtes » (sans distinction de religion), catégories entre lesquelles on ne voit pas très bien la différence en pratique.

Interprétation difficile

Enfin, 78,2 % des étudiants « estiment justes les revendications des parents qui réclament pour leurs enfants l'école neutre ou non-confessionnelle ». Notons aussi que 80 % environ des étudiants s'opposent à « l'école unique », officielle ou d'Etat et sont partisans d'une large diversité et de la justice scolaire la plus complète.

Une autre coupure de presse nous fait connaître, avec photos à l'appui, une marche de la paix organisée par les pacifistes non-violents, qui a eu lieu à la veille de Pâques. Ces pacifistes convient la population pour une nouvelle marche, le 24 juin prochain, sur la base de La Macaza, centre nucléaire.

REPORTAGES

La Revolución americana

XI. CHILE

Después del traspiés sufrido por Brasil, que sin duda era una buena pieza con la que se contaba, y aún se cuenta, para la marcha de « *La Revolución Americana* », es ahora Chile quien representa la pieza fundamental en la actual competición a desarrollarse en el tablero del ajedrez latinoamericano. Otros importantísimos competidores en este inmenso tablero continental se hallan movilizando, con seriedad e inteligencia, sus « peones », buscando incansablemente y sin desmayos ganar la partida dando un « jaque mate al rey ».

Este es el caso de nuestro país hermano y vecino, Argentina, donde los trabajadores, con un nivel cultural y profesional superiores a casi todos los paises latinoamericanos y una organización sindical más perfecta, caminan firmes hacia la meta final contra su más terrible y poderoso enemigo : el militarismo. Pero dejemos esto para próximos reportajes, en los que irán apareciendo otros « alfiles, peones, torres y reinas », representando a Bolivia, Perú, etc., para ocuparnos hoy de la situación chilena, yendo, como siempre, a buscar el problema de fondo, a tratar estos temas con alteza de miras, objetivamente, sin entrar en la crítica, sin pararnos como los famosos conejos de la fábula a reparar en « si son galgos o podencos », preocupándonos únicamente la liberación americana del colonialismo, de la miseria, la explotación, la desocupación, el analfabetismo y el espantoso subdesarrollo.

Como es sabido el proletariado chileno tiene puestas todas sus esperanzas e ilusiones en las próximas elecciones nacionales-presidenciales, que por cierto se les presentan por primera vez en la historia del país francamente favorables a las izquierdas. Claro que, para nosotros, los españoles de la C.N.T., conocedores por experiencia de « la leche que da eso » y del respeto que el conglomerado de la reacción (militares, clero, capitalismo y yanquis) sienten por los gobiernos democráticos y republicanos, poca o ninguna garantía ofrecen semejantes « triunfos ». Ahí está el asesinato de nuestra segunda república y más recientemente los casos de Argentina, Perú y Brasil, donde aparece siempre actuando en la sombra el coloso de Norte-América.

Es casi seguro que antes o después de confirmarse el triunfo de las izquierdas, las derechas terminen con todo, dando uno más de sus ya clásicos y famosos « cuartelazos ».

Sin embargo, la reciente lección brasileña ha puesto en guardia al pueblo chileno, por lo que parece que no va a resultar « la cosa » tan fácil, ya que, según se dice y se anuncia « están tomadas todas las medidas ». También en Brasil se decia « eso » hasta el dia antes del 1° de abril y... ya hemos visto lo que pasó.

De cualquier forma la incógnita pronto quedará despejada. La fecha del 4 de setiembre se apróxima.

COMO EXPLOTAN A CHILE

Préviamente ilustraremos, con el detalle, de las principales características que corresponden a Chile :

Superficie total : Setecientos mil (700.000) km. cuadrados (sin la Antartida).

Número de habitantes . Siete millones (7.000.000) sin contar la Antartida).

La población agraria es del 29,6 %.

La población urbana es del 66 %.

Los ingresos anuales « per capita » son del promedio de los 369 dólares.

El crecimiento anual de población es de 1,8 %.

El analfabetismo alcanza la cifra del 30 %.

Las principales fuentes de riqueza y trabajo las constituyen la mineria (cobre, hierro, nitrato), la metalurgía y siderurgía, agricultura y pesca.

El espacio o área total es relativamente grande, pero en general resulta poco utilizable para la agricultura.

Las clases sociales resultan prácticamente dos, destacándose más, mucho más que en el Uruguay, Argentina o Francia, la diferencia que separa a pobres y a ricos.

Hechas estas previas aclaraciones, diremos que una de las firmas de mayor renombre en la literatura del continente latinoaméricano, que posteriormente fué embajador del Gobierno Chileno, *Ricardo Latchan,* escribió un libro que se titula« *Chuquicamata, Estado Yankee* », en el que narra la explotación que sufren los obreros chilenos en las minas de cobre. De dicho libro transcribimos, previa reproducción por C. Machado, los siguientes párrafos :

« El camino, o para ser más exactos, la ondulante huella de arena que conduce a ese pueblo desde Chuqui y por la cual diariamente se ven transitando innumerables obreros, que caminan bajo el sol inclemente de la pampa inmensa, en cuyo corazón está enclavada la via, amanecia antiguamente cubierta de cadáveres. En la noche nunca dejaba de haber dos, tres, cuatro y más muertes en ese sendero trágico. ¡ Cuántas cosas sabe dicho camino ! ¡ Cuántas hazañas de la Guardia Especial se han realizado allí ! A un costado y tapando varios aspectos del mineral, hay una alta y sombria barrera llamada « Los Ripios ». Se cuentan muchas cosas de ese gigantesco montón de escorias, que día a día se acrecienta y por cuya cumbre corre un tren que diariamente sigue arrojando los desperdicios del cobre. En las noches, el silencio angustioso de la pampa se suele rasgar por algún grito desgarrador que se pierde en la obscuridad insondable.

¡ Si « Los Ripios » hablaran ! La fantasia popular se complace deleitosamente en dar renombre siniestro a ese alto montón impasible, cuyas entrañas, según voz popular, están pobladas por innumerables cadáveres.

¿ Y qué diremos de la mina ? En su impenetrable misterio hay un vivero de motivos que alimenta la rica imaginación de nuestro pueblo. Durante la tarde, pasan trenes fantásticos, llenos de obreros en dirección a la mina, en cuyos flancos se pierden. Otros trenes largos, interminables, salen de ahí, cruzándose con los que entran.

En la noche, soliamos ver, largos convoyes conduciendo cobre; a sus costados, como extraños centinelas, percibíanse obreros que agitaban lámparas rojas y verdes, con señales. Constantemente el ruido sordo, tenaz de las locomotoras se incrustaba en nuestros oidos, martillando los timpanos desvelándonos en el largo silencio nocturno. Las noches de la pampa y el desierto tienen una psicología curiosa, única; parecen más largas, más angustiosas que las demás noches.

Como telón de fondo, la insolencia de los yanquis que mandan. « Los nativos » como los llaman con desprecio, son, para ellos, un pueblo de inferiores, al cual hay que mantener bajo los pies, sin dejar por eso de explotarlo en su inagotable paciencia y con el objeto de lograr sus fines comerciales o concupiscentes. Este odio y desprecio se percibe en todas las esferas, de la Gerencia al último Capataz yanqui, con muy raras excepciones. Se les achaca a los chilenos todos los vicios, todos los atrasos, toda la falta de inteligencia y todos los defectos de un pueblo salvaje y bárbaro ».

Con rigor, Latchan pasaba revista en su libro a la cuantiosa estafa cometida, demostrando que sólo hasta 1924, los monopolios le habian estafado al Estado chileno más de ochenta millones de pesos, cuya cotización *no era la de hoy en día.* Lo probaba con tres argumentos :

— Según informaciones económicas del diario « New York Globe », del 17-1-24, el mineral de Chuquicamata, con sus plantas eléctricas y de explotación, fué adquirido por la « Anaconda Cooper Co. » en la suma de 130 millones de dólares, o sea 1.040 millones de pesos chilenos de entonces; la « Anaconda » dijo haber pagado solo 75 millones de dólares (7000 millones chilenos de

(Suite en page 6.)

Les livres

(Suite de la page 8.)

climat international » (page 133 de l'ouvrage de M. Leduc).

En terminant, l'on ne peut que souhaiter que se réalise le vœu du président de la Guinée, M. Sekou Touré, tel que cité par l'auteur à la page 153 : « Pour les peuples colonisés ou sous-développés, la coexistence pacifique doit être considérée comme un moyen de provoquer l'émulation entre les puissances et les régimes différents en faveur de ces peuples et de leurs aspirations au progrès économique, social et culturel ». Cependant, tant que les dépenses militaires, d'un côté comme de l'autre, resteront à leur niveau actuel, le souhait exprimé par M. Sekou Touré risque fort de paraître utopique.

S.-G. CERIGO.

Desde Estados Unidos :

DOS DEBATES

Durante largo tiempo ya, se sostienen en el Congreso de Estados Unidos dos distintos debates. Los dos a cual más apasionado. Uno es el proyecto de ley llamado de « Derechos Civiles », contra este debaten y se oponen los senadores del Sur. Llevan debatiendo contra el mismo más de dos meses, y en pro y en contra más de tres pronunciado más de tres millones de palabras.

¡ Ya es hablar ! Y se sigue sacudiendo la sin hueso. El tanto sacudirla será lo que más se destacará, cuando en el futuro se escriba la historia de tal debate; también, la necedad sin par de los senadores del Sur.

Saben desde la iniciación del debate que, de una forma o de otra, la ley en pro de los derechos civiles de los negros se aprobará. Y no obstante, aún a costa de tres millones de palabras, no se les ha podido convencer hasta la fecha de que desde un principio estaban ya condenados al fracaso.

Pues bien : al que no quiere una taza de café amargo, se le está para servirle dos. En la actualidad se planea, por la mayoría del Senado, amordazarles finalmente y así aprobar por mayoría el proyecto de ley en cuestión.

En el Senado, rara vez se emplea ese procedimiento de mordaza. Rara vez, verdaderamente. Y si se hace ahora, no es porque sea del placer de la mayoría que está en pro de la ley. Se hace porque la paciencia y el tiempo se agotan, ya que estamos en tiempos de elecciones y porque no queda otra alternativa, al estar en puerta ya las respectivas convenciones políticas de los dos partidos.

El tiempo apremia, pues. Y para todos por un igual.

Se recordará que los verdaderos padres de esta criatura que motiva actualmente la discordia en el Senado, son la Corte Suprema Federal de los Estados Unidos. Hace diez años ya, ésta falló sobre que la desintegración racial en las escuelas era anticonstitucional. De ahí deriva la idea del proyecto de ley que se debate y al que resueltamente se oponen los senadores del Sur. Como sèñalo ya, su oposición está en vísperas de terminarse.

El otro debate, que alternativamente tiene lugar en la Cámara de representantes y el Senado, es sobre si es constitucional o no rezar y leer la Biblia en las escuelas de la nación. Otra vez la Corte Suprema da el fallo, diciendo que tal práctica es anticonstitucional. Y otra vez son los padres de la criatura que motivan en la Cámara y el Senado, otra nueva y segunda discordia.

Irónicamente, en este segundo debate, lo mismo en éste que en la discordia colectiva, no es entre senadores y representantes respectivamente. ¡ Qué va ! ¡ Ni pensarlo siquiera ! A ningún ciudadano de este país que presuma de honradez (y mira ¡ caray ! los políticos de eso presumen) se le pasa por la imaginación semejante cosa. Consecuentemente, la aplastante mayoría de éstos, en la Cámara y el Senado, están en pro de que se rece y se lea la Biblia en las escuelas. La discordia es entre el fallo de la Corte Suprema y esta religiosa gente de la Cámara y el Senado.

¡ Y hay que ver como arremeten, esas piadosas gentes ! En el curso de sus recíprocas oratorias, denunciando la decisión de la Corte Suprema, se expresan, en varias sentencias, de una forma original. Un senador llega a decir en su oratorio que con el fallo que ha dado la Corte Suprema, echó a Dios de las escuelas.

Quizá que en nuestros medios tal expresión mueva a risa. No así en este país. Tal sentencia dramática repercutió, muy seriamente, de una esquina del país a la otra del mismo. Se aceptó como justa y racional por la mayoría de la ciudadanía, y esto con toda reverencia hacia el exponente de tan venturosa, piadosa sentencia.

Por otro lado, el tal senador creyó que había dicho la última palabra al expresarse de tal forma. Eso creyó entonces. Pero en este perro mundo siempre hay alguno que a uno supere. Y tal senador, que tan dramáticamente exaltó la imagen de Dios y señaló lo que la Corte Suprema había hecho con El dentro de las escuelas, tuvo el amargo gusto inmediatamente de ver que en la dramatización, un colega del Sur fué aún más original que él.

Este colega suyo dijo esto, poco más o menos . « La Corte Suprema ha cometido no solamente un sacrilegio imperdonable al echar a Dios de las escuelas, sino también un crimen social, al meter los negros dentro de ellas ».

Salud, querido lector.

MARCELINO.

Echos... de Presse

(Suite de la page 8.)

par les tribunaux sont le fait de jeunes de moins de 17 ans, et la moitié de moins de 21 ans. Deux tiers de toutes les personnes coupables de délits mineurs ont moins de 21 ans. »

Est-ce que la répression amènera une solution satisfaisante ? Je ne le crois pas, connaissant ce qu'il en est, car la police a beau se développer et augmenter en nombre, les méfaits en font autant malgré que les moyens de vivre soient un peu meilleurs. Alors il faut s'efforcer de remonter aux causes qui engendrent de tels actes, car d'autres actes, à peu près semblables, se déroulent dans des pays assez évolués et à standard de vie élevé, comme la Suède et les Etats-Unis. Ces nouvelles causes ne peuvent être qu'une autre éducation que celle que l'on donne actuellement, avec mise en pratique des idées que l'on peut émettre. La solution libertaire peut être présentée; il faut que les jeunes assurent consciemment leurs responsabilités. Qu'ils expriment et fassent connaître leurs désirs de vivre, tout en les réalisant au mieux possible. L'expérience que nous fait connaître la nouvelle suivante, dont je ne cite que le titre et un court extrait, peut être bonne :

LES JEUNES DE BALMA A L'HONNEUR : BERNARD PINCE ET SON GROUPE DE GARÇONS ET FILLES DE 15 A 17 ANS, LAUREATS DU « PRIX REGIONAL D'ENCOURAGEMENT » POUR LEUR JOURNAL « ENTRE NOUS »

Bravo, donc à Bernard Pince et à ses collaborateurs, car il est heureux que le « carrefour de l'ennui », où trop de jeunes se donnent rendez-vous, ait engendré à Balma « Entre Nous ».

« Le bulletin, souligne l'éditorial du numéro 2, est une affaire de jeunes qui pensent qu'il est préférable pour eux d'employer leurs temps de loisirs, leurs dons naturels, leur intelligence et leur savoir-faire à une activité qui joint l'utile à l'agréable plutôt qu'à vagabonder dans les rues à la merci du premier aventurier venu. »

Malgré la longueur de cette chronique, je ne puis manquer de disserter, succinctement, sur le fameux **« Enlèvement de Mme Dassault ».** La mésaventure qui est arrivée à cette dame de catégorie privilégiée, est plutôt bizarre et la pressse exprime : étonnement, septicisme, ironie. Mais ce qu'il y a aussi à relever c'est le nombre inusité de policiers sous la haute direction du ministre de l'Intérieur pour retrouver cette dame. Il est vrai qu'entre privilégiés, l'intégrale solidarité ne manque pas de s'exercer. Je ne crois pas, si une aventure à peu près semblable survenait à une personne du tiers-monde, un tel déploiement policier serait usité.

Comme conclusion à cette affaire je cite l'opinion de la presse; ce sera la fin de cette vraiment longue chronique.

A « Combat », où l'on ne mâche pas ses mots, un journaliste quelque peu anarchiste, n'écrivait-il pas : « A écouter la radio — qu'elle fut privée ou d'Etat —— à lire la presse dominicale, on pourrait croire que la France entière avait pour Chimène-Bloch-Dassault les yeux de Rodrigue. En fait, la France, soit s'en foutait, soit trouvait cela plutôt rigolo. Enlever un gosse, c'est ignoble. Mais une milliardaire, avec chauffeur, manteau de vison, député U.N.R. et tout le fourbi, c'est autre chose ».

Quant à « France-Soir », n'a-t-il pas imprimé, hier, que dès samedi, par « une prémonition » singulière, M. Marcel Dassault avait déclaré que sa femme serait retrouvée dans le département de l'Oise, dont il est l'élu...

Edouard BRUNET.

CENTRO CULTURAL « IBERIA »
ROANNE (Loire)
28 Junio 1964 en PONCINS (Loire)

Gran Concentración Regional de los Jóvenes Confederales.

Juegos — Cante — Baile — Deportes.

Un ambiente juvenil inigualable. ¡ Compañeros de la Región Rhône-Loire, reservad esta fecha para la Concentración Juvenil !

COLLABORATION

Actualidad

ABARCA EN LIBERTAD

CERRADO ya el número anterior y tirados unos centenares de ejemplares, nos llegó la noticia, que aún pudimos insertar en una rápida «Ultima Hora»: ¡Abarca había sido liberado!

Queremos públicamente rendir justicia a las organizaciones de izquierda belgas, al Partido Socialista, a la F.G.T.B., al Comité contra el Neo-Colonialismo y el Fascismo, a todos cuantos, sin tasa ni medida, se han prodigado en Bélgica en esta lucha por la libertad de Francisco Abarca: Porque, por grande que haya sido el movimiento internacional de solidaridad, la presión más fuerte, aquella que ha podido pesar más que lo que era la insistencia de las denuncias franquistas y de su influencia cerca de los periódicos de derecha, como «La Libre Belgique», es la que ha emanado del propio país. Los abogados han sabido hacer de este proceso el proceso del franquismo; numerosos socialistas se han comprometido públicamente, manteniendo valientes posiciones, ante las que no podía ser insensible el Ministro de Justicia, Mr. Pierre Vermeylen, socialista...

Por otra parte, los compañeros de la C. N. T. del Núcleo de Bélgica han sido incansables en su acción y en su información. Para todos, pues, vaya el aplauso y la felicitación públicas que ESPOIR se complace en dirigirles.

En cuanto a nuestro joven compañero Abarca, para él la pesadilla ha terminado. Y, en su historia de militante, contarán como páginas bellas y ejemplares de su vida, su entereza, su resolución, su energía, el estoicismo con que soportó la huelga del hambre. Y la íntima satisfacción de haber sentido en torno suyo el calor fraternal de tantos hermanos de ideas y de lucha, que se multiplicaban para arrancarle a sus enemigos.

Una batalla que se ha ganado... ¡Que no sea la última!

El problema de la sucesiôn de Franco continua preocupando

Preocupa sobre todo a los que quieren evitar, por todos los medios, que el tinglado franquista se desmorone, sin antes haber tomado todas las precauciones para que, al desmoronarse, no arrastre consigo los intereses que sobre él se han levantado, los privilegios que él ha consentido, las fortunas que a su socaire se han amasado.

Y en esta búsqueda afanosa de soluciones, desde Madrid a Roma, pasando por Nueva York y hasta por Moscú, los que manejan los hilos de la farsa, multiplican sus habilidades. Se trata, en cierto modo, de una carrera para ver quien llega antes: si el pueblo, con sus soluciones, o las fuerzas políticas y económicas, los famosos grupos de presión, con sus apuntalamientos, zurcidos y remiendos.

Algo hay ya que no pueden desvirtuar todos las notas oficiales y todas las comedias palaciegas. Franco está enfermo; Franco es hoy una momia al que se mantiene en su sitio, porque, como el Cid Campeador, aún su sombra permite que el régimen sobreviva. Pero todo el mundo sabe que hay que buscarle una solución al problema que, para el franquismo, representa la desaparición de Franco.

Otra vez la Prensa se hace eco de los pretendidos cambios ministeriales, modificaciones a las estructuras políticas del Estado franquista. De nuevo se habla de Muñoz Grandes, jefe de gobierno, pasando Franco a ocupar solamente la jefatura del Estado, algo como lo que representaba Pétain en Francia, durante los años 1940-44, durante los cuales Laval de hecho gobernaba.

Se habla de un Directorio militar-civil, a plazo más o menos corto. Se habla de la Monarquía y de la encarnizada oposición que a ella opone, la Falange. En realidad, nadie cree seriamente en una restauración monárquica en España, aunque en el exterior, los papanatas de siempre no consideran viable más que esa solución absurda.

Una vez más, de lo que se trata es de que la oposición coordine sus actividades; de que la Alianza Sindical oriente y cohesione la acción de la clase obrera, de forma que el pueblo español haga oir su voz en este concierto de intereses bastardos, puestos todos de acuerdo para apuntalar el sistema y producir una sucesión que permita al franquismo sin Franco asegurar su supervivencia por unos cuantos años más. Aunque ello signifique eternizar las problemas económicos y sociales de España, manenerla en perenne situación de dependencia frente al mundo, hipotecar un poco más su porvenir a las fuerzas económicas extranjeras y agravar la situación interior, cada día más deteriorada.

Nunca como ahora una posición serena y firme, una orientación inteligente, sin estridencias y sin vacilaciones, se impone. La exige el mañana del pueblo español, del que la C.N.T. ha de ser y será primordial artífice, actuando al lado de sus aliados, sin olvidar la acción específica que le es propia.

España, su pueblo y sus gobiernos :

En el pais del Caudillo

Una rara casualidad ha hecho llegar a nuestras manos unos reportajes que reputamos de gran interés. En ellos hay datos tan interesantes, que no hemos podido resistir a la tentación de aprovecharlos. Lo hacemos, con sumo gusto, porque en toda su amplitud reivindican lo que en exilio han dicho nuestras publicaciones del régimen franquista.

En esta aportunidad, no es « C. N.T. », ni « Solidaridad Obrera », ni « Espoir », ni « Le Combat Syndicaliste », quienes ponen de relieve la gran tragedia del pueblo español; es « La Voz de Galicia » la que ha publicado cinco reportajes — por lo menos esos conozco yo —, debidos a la pluma del periodista Eugenio Pontón. Y lo curioso es, aunque dicho por un periódico provinciano, que en la propia tierra del Caudillo se desmienten todos los alardes de grandeza española que el dictador y su soldadesca propalan.

Nuestro propósito es, al afrontar la tarea que nos hemos propuesto, transcribir el máximo de los reportajes a que nos referimos, con los más sintéticos comentarios. Nos interesa se oiga la voz de los que viven en España, de aquellos que, ellos sabrán por qué motivos, hasta recientemente permanecieron en silencio. De momento, en esta somera introducción, queremos significar al señor Santamaría, exoficial de la Marina española, antifranquista de temple extraordinario, nuestra gratitud, por haber puesto a nuestra disposición los recortes del periódico que ya hemos indicado.

Uno de los reportajes que tenemos ante nuestra vista es de la fecha del 27 de febrero. En su parte superior hay una fotografía, y al pie de la misma leemos : « Una gran parte del campo gallego responde hoy a esta estampa. Una anciana delante de la vaca, y un casi niño casi hombre tras el arado. El viejo arado todavía no ha podido ser vencido por el tractor en nuestra tierra ».

¿ Qué pasa, pues, en Galicia ? Es el mismo drama de hace cuatrocientos años puesto en escena, agudizado, en la llamada era franquista, en las cuatro provincias galaicas. Drama que, al faltar el vigor y la colaboración para una sacudida que hundiera a la infame dictadura, solo puede contemplarse, cuando directamente no afecta el intenso dolor de la tragedia, con mirada compasiva. Si viviera Chamberlain, aquel inglés que tanto dijo gozar en contacto con las bellezas naturales de Iberia, podría ampliar los capítulos de su libro « La pobreza de España ».

« Una gran parte de los campos de Galicia está siendo trabajada por niños y ancianos. A los jóvenes, el sueño de Europa les aleja de la tierra ».

Sí, se alejan todos los que pueden. Galicia se queda sin gente; el éxodo es impresionante. No es solo la juventud varonil la que se ausenta, por sentirse con brios para mejorar su condición en el trabajo, huyendo de la miseria y de la desesperación; son, también, las mozas que anhelan vivir como personas, que desean respirar algo de libertad, las que se trasladan a Francia, Inglaterra, Holanda, Suiza, Suecia, hasta Canadá y otros lugares de América. Van a trabajar como criadas, o en otros menesteres honorables; van, en pos de la vida, que en España, ahora, solo es posible para el verdugo jefe del régimen, y para su vil soldadesca.

« La emigración es algo así como una fiebre, como un estallido. Es un auténtico « Boom ». En Miraz, de un núcleo que se componía de setenta personas hace poco tiempo, quedan hoy cincuenta y cinco. Catorce hombres y una mujer tomaron el « Shangai ».

Hay pueblos que casi han quedado sin personal apto para el trabajo; uno de ellos es Seijón. En ese lugar, provincia de Lugo, no se ven más que criaturas, ancianos, y algunas mujeres que parece quedaron para guardar las casas y cuidar algunos animales. Algunos jóvenes están deseando cumplir pronto el servicio militar, para inmediatamente ausentarse al extranjero. La población con aptitudes para el trabajo, sea con alguna especialidad, o para utilizarse como peonaje, ya salió. ¿ Hacia dónde ?

« Algunos — habla el señor Pontón — se han ido a Barcelona. Otros a Madrid. Varios a la Coruña. Pero quizá lo más curioso resulte que, en general, todos los que abandonan esta parte de Friol dirigen sus pasos hacia Luxemburgo. Luxemburgo es, para las aldeas de Seijón, Miraz, Angeriz, Trasmonte, Carlín, Roimil y San Mamed de Nodar, una meta. Un punto concreto de Europa donde se gana dinero, y donde se trabaja menos que en la vieja casa abandonada ».

¿ En qué condiciones se marcha este emigrante gallego, que se nos transforma en europeo ? Muchos se van con un contrato de trabajo en el bolsilo. Otros como turistas, a la aventura. Primero sale uno de la aldea, el más decidido. Tras él, otro más; luego, dos, y más tarde ya entre cinco y seis cogen un taxi contratado para mil quinientos kilómetros. Si el primero se ha afincado en Luxemburgo, el ochenta por ciento de los que le sigan irán también a Luxemburgo. Si está en Marsella, en Marsella se le reunirán los rezagados de su aldea y de las aldeas inmediatas ».

Las pruebas son evidentes y contundentes; se va el personal; no pueden vivir en « su patria chica »; les atrae la mejor situación que con el trabajo pueden conquistar, la libertad y garantía que en España no pueden gozar. Y a todo esto, ¿ qué dicen las eminencias del franquismo ? Todos conocemos las razones, el léxico, la realidad de la pobre España. Es la obra de los agentes tradicionales, de esa casta militar que, por doquier, en nombre de una supuesta grandeza española, dejó indelebles las huellas de la ruina más espantosa. Oigamos nuevamente al señor Pontón :

« Realmente es difícil saber exactamente cuántos emigran. Los que van contratados cuentan como tales emigrantes. Los otros, los turistas, dan la falsa impresión de ser unos señores que se van a dar una vuelta por el mundo. Todos, sin embargo, van tras un sueldo que no tienen posibilidad de alcanzar aquí, al tiempo que se libran de una serie de cargas y del trabajo en la tierra. Cada vez son menos los que la desean ».

« Hace cinco años por ejemplo, toda la tierra que salía en venta se compraba. Hoy es totalmente distinto. Ha bajado extraordinariamente su valor; ha perdido, en muchos casos, la mitad de su precio. La carencia de mano de obra, y por tanto la carencia de demanda, han hecho que la oferta se acomode a los tiempos con nuevos precios. Y no es solo la tierra. También sus productos. Usted llega hoy a una feria, y si pregunta el precio de los lacones, de los cerdos, del ganado vacuno, de los huevos o de los chorizos, usted oirá, como yo oí, una respuesta dramática :

— Eu pido a cuarenta, pero venderei a o que poida ».

« Por este precio de los productos del ganado y de las fincas, el labrador abandona sus tierras y las arrienda como puede también, si hay alguien que las quiera trabajar. No importa en muchos casos que el capital no rinda. Lo importante es que una buena finca no quede a yermo. De esto por ejemplo, puedo citarles un caso ocurrido en San Martín de Sios, en la carretera de Sober, allá por Ferreira de Pontón. Un labrador de San Martín, pudiente, necesitaba unos caseros. Hasta hace poco tiempo, los caseros iban a medias y repartían los productos. Pero hace algunos días el citado labrador dijo al presunto casero :

— ¿ Queres vir a traballar na miña casa ?

— Depende das condicios.

— Po-as ti.

— Quero que me des tres partes.

— Douchas.

— E ti has de comprar as semillas.

— Cómprachas.

— E ti pagarás los impuestos.

— Pagareinos.

— Además, quero unha vaca pra ter leite e vender a que me sobre.

— Terala.

— E tamen un cabalo, pra cando queira ir as ferias.

— Conta co cabalo.

El caso es auténtico. ¿ Podía pedirse más y darse más ? Pues, finalmente, el que iba para casero le dijo al labrador :

— Mira; penséio ben, e non quero. Vaume ao extranxeiro, que ali ainda ei de ganar algún diñeiro ».

Después de lo transcrito, los comentarios que cada cual podemos hacer son concluyentes. Todas las ventajas que las tierras y los terratenientes ofrecen no convencen a la población gallega. Emigrar es la consigna, la necesidad imperiosa para poder vivir. Galicia, tierra del Caudillo, no puede mantener a su población; el régimen ha anulado las posibilidades de existencia que los gallegos tenían en su país. Allá no se habla más que de emigrar, de ir a trabajar donde se pueda, recaudar algo para el propio sostén y el de los deudos. Y esta evasión de personal, bien mirado, es como una protesta al actual régimen ruinoso que impera desde 1939.

Severino CAMPOS.

LA NOCHE AMERICANA

Por JAVIER DE TORO

Pueblos que por diferentes razones podrían enarbolar un oriflama de avanzada por los caminos de la libertad, el bienestar y la justicia, frente a un mundo de cadenas y miserias sin fin, en la hora presente se han dejado dominar por las fuerzas de la muerte y han retornado a la infame noche que parecia haber sido dignificada para siempre en la famosa alborada de su « independencia ». Restan aún excepciones que hacen creer que no todo se ha perdido y que por algún resquicio olvidado por los manes del mal, reaparecerá la aurora con sus claros clarines de alegría y humanidad : México — el viejo y querido México que como siempre se atreve a romper relaciones con los nuevos milicos que se acaban de encaramar sobre la cerviz del pueblo brasileño, pueblo éste que produce lástima por tratarse de uno de los mejores conformados de América, risueño y optimista, verdaderamente independiente y justo, que sin embargo no ha podido evitar tampoco su caida es el nocturnal abismo que actualmente parece ser el signo de estas tierras « de promisión » —; Venezuela, que por fin se ha enfrentado con todas sus consecuencias a la mala racha de sus eternos dictadores y dictadorzuelos sanguinarios y se nos aparece dispuesta a no ceder terreno a los Ogros, vengan de donde vinieren; Uruguay, majestuoso conglomerado de seguidores esforzados de su héroe máximo, el Dr. Francia, cuyo más puro espíritu siguieron engrandeciendo un José Enrique Rodó, un Florencio Sanchez, una Juana de Ibarbarou, y otros no menos ejemplarizadores talentos amantes de la libertad; Chile, que con sus idas y venidas ha logrado hasta ahora permanecer firme frente a los mil embates que la fuerza bruta le propinó y que precisamente hoy se encuentra a las puertas de su mayor cataclismo humano-social, cuyos definitivos resultados, esperamos que, para bien, contemplaremos dentro de poco; y Argentina que, pese a sus esfuerzos monumentales, no logra desembarazarse de la miliquería prepotente que se imagina tener todos los derechos sobre ningún deber ni contemplación frente a los productores de riqueza útil.

La esperanza es lo último que debe perderse, pues en perdiendo ésta, se ha perdido todo. Y esa es la esperanza de América, en el campo de la libertad y de la reivindicación de los eternos oprimidos. ¿ Qué ha quedado fuera de los citados territorios que pueda indicarnos una posible salida del atolladero opresor ? El nazi-falangismo engreído e incansable en su misión esclavista por un lado y el bolchevismo por otro, ambos procedentes de allende sus mares y recibidos con los brazos abiertos por los que en América también aspiran a alcanzar rápidos fines siniestros por cualquier medio, se han encargado de convertir lo promisor en desencanto y retroceso, lo justificado en injustificable, lo libre en oprobioso. ¿ Qué resta de una Colombia reluciente hace un par de decentos o quizás menos, desde la llegada a la pirata nave del poder de un Laureano Gómez, y un Rojas Pinilla ? ¿ Qué nos ha dejado Velasco Ibarra en el cambiante Ecuador ? ¿ Qué ha sido del Perú del insigne Gonzalez Prada ? ¿ Qué malos vientos de puna han soplado y continúan soplando en Bolivia, desde aquel mismo día en Villarroel apareció colgado en un farol que le hizo pagar sus muchas culpas y ambiciones negreras y cuya « justicia revolucionaria » sólo sirvió para que los nuevos amos de Bolivia, con su cantinela nacionalizadora hagan tragar bistec de estaño al pueblo en ruinas ? ¿ Cuando terminará

Suite en page 6.

INTERNATIONALE

Libres opiniones

La C.N.T., exponente de lo libertario

Siempre que un invierno avanza galopando entre las últimas hojas del calendario para volver a montar sobre las que inician un año nuevo; que la poda del arbolado toca a su fin, que el son dormido de las plantas empieza a despertar por el rejuvenecimiento de la savia, se produce en las esferas proletarias ibéricas del exilio, parejo fenómeno.

Continuamente venimos asistiendo a la transplantación, en las columnas de nuestra Prensa, del «virus» programático. Estas manifestaciones se conocen —o se dan a conocer— por la supuesta necesidad imperiosa de encauzar la lucha en Iberia, proporcionando normas para el futuro inmediato.

Se esgrimen «lineas» acerca de nuestras acciones y de nuestra actuación, proporcionando o tergiversando los principios ácratas que siempre han informado nuestra constitución de grupos; la presencia anarquista en los Sindicatos, la plasmación de «nuestro todo» en la Confederación Nacional del Trabajo, refrendado y puesto a punto, durante la guerra y la Revolución españolas, en el Pleno Ampliado celebrado en Valencia durante nuestra lucha contra el fascismo.

La impronta anarquista en la lucha proletaria en Iberia no da lugar a una nueva programática en la lucha a seguir. Al cabo del cuarto de siglo, quiérase que no, nuestra posición por la libertad sigue inpertérrita. Si bien « esta libertad de acción ha estado permanentemente a favor del gobierno —de los gobiernos, decimos nosostros— que han tenido la posibilidad de suprimir los movimientos anarquistas a su comodidad en una provincia tras otra. Pero, de todos modos, hasta el advenimiento de la guerra civil —y después, repetimos nosotros— los méritos de este sistema han sido superiores a sus defectos. El hecho de que ningùn grupo haya sido dominado por otro, ni haya recibido presión para actuar contra sus propias convicciones sino de acuerdo con su propia medida de entusiasmo o el número de personas que las hayan podido contar, ha significado que los anarquistas, pese a haber sufrido derrota tras derrota, se han levantado siempre más fuertes que nunca. Si no ha existido en Europa partido alguno capaz de demostrar tal poder de resistencia, la razón radica en que los anarquistas españoles han insistido siempre en basar su movimiento sobre los impulsos libres y sin trabas de sus seguidores organizados en grupos locales, y nunca se han consentido el caer en la mortal y destructora red de una burocracia de partido» (1).

En realidad, en las discrepancias actuales, parece tan sólo que se quiere desconocer, o se conoce demasiado, como y cuando se producirán los factores de transformación política y social en la Península Ibérica.

Antes de pensarse en reducir o encuadrar nuestra lucha presente y futura a normas preestablecidas —no respetando acuerdos de todos nuestros Comicios— se debe, de antemano, conocer los factores que incidir puedan en el terreno de nuestras conquistas cara el porvenir en el terreno social, toda vez que las conquistas políticas están descartadas a priori no sólo en los escritos del campo libertario, sino por igual en los escritos y en la idiosincrasia de nuestros luchadores y de nuestros organismos.

Para nadie es desconocida la sarta de errores cometidos en pro de una convivencia revolucionaria en el terreno de la lucha —en los frentes y en la retaguardia— que tan distanciada se hallaba de los propósitos de la «masa» al irrumpir por voluntad propia y natural en las diversas etapas de la lucha sostenida en el trienio del 36 al 39.

En aras de esa convivencia fuimos los primeros en frenar, tanto cuanto posible, los verdaderos instintos populares que sobrepasaban, en mucho, el pensamiento y la voluntad de buena parte de la militancia confederal y anarquista.

Nuestros errores han tenido inicio desde el preciso momento de la eclosión de la rebelión militar. Por los comités responsables se extendía la consigna de «que no había lugar a la implantación del comunismo libertario», «que antes habìa que aplastar a la facciòn», allî donde ésta se hubiera manifestado».

De ello que, ya bien entrados en la lucha y con muestras de una gallardía sin par rayana con el misticismo, nuestras columnas de milicianos, que habían conseguido abrirse camino y marchar a la vanguardia de la lucha —nosotros sabemos a cuenta de cuantos sacrificios y de victimas— se vieron abatir sus entusiasmo revolucionarios al encuadrarse en la férrea disciplina militar. Los ejemplos de Cataluña, Levante, Centro y de Andalucía, en los que destacaremos la acción de Durruti, de los hermanos Pellicer, del torrentino Mares, de Valle y de Cipriano Mera, entre otros a la cabeza de un puñado de militantes convencidos y dispuestos, como lo hicieron, a dar sus vidas y su libertad por la causa de la Revolución, demostraron la impronta de la realización de nuestros ideales manumisores.

Sin anticipados programas, sin apenas « cuadros » previamente preparados y aleccionados, con la sola mirada puesta en la finalidad de lucha emprendida, se nos dió el ejemplo, en lo económico, de esas ejemplares colectividades campesinas, de esa socialización de fábricas y talleres, de todo ese conglomerado de hechos auténticamente revolucionarios de matiz libertario, que causó asombro en no pocos militantes de otras latitudes, y que actualmente sirve de guía y norma a historiadores que se precian de sinceros.

La militarización de nuestras columnas confederales; la introducción en no pocas colectividades de elementos de «valía» que nada útil produjeron en honor a las ideas que decían sostener, ya sostenido este criterio por Aláiz en uno de sus folletos, todo ello influyó en la finalidad de la lucha de los anarquistas contra el fascismo, dándonos contraproducentes resultados.

No puede, pues, suponerse que para el derrocamiento del fascismo en Iberia, vengan a intervenir factores nuevos. Las mismas ayudas democráticas, que ayudan hoy al fascismo en la Península se volverán en contra nuestra, tal como ayer. Esto es lo que hay que prevenir desarrollando la necesaria campaña entre el proletariado del orbe para que esté a la altura de la gesta de nuestro pueblo.

En el día a dia de nuestras existencias; en el curso de nuestras luchas desde hace medio siglo acá, la existencia de factores y concomitancias políticas disfrazadas de socialismo que observamos, nos inducen a confirmar que la lucha por la emancipación proletaria tan sólo a los trabajadores pertenece.

En nuestras organizaciones, que no han perdido el cariz y la savia anarquista que las informan, quedan aún elementos que sabrán orientar, si de ello hay menester, el empuje social que acontecerà a la caída del fascismo. Además, las nuevas generaciones que nacen a la lucha traen bien definidas sus ansias manumisoras. Nuestra lucha, como libertarios ni ha sufrido cambios ni exige rectificaciones momentáneas. Y todo ello pese al cuarto de siglo de sufrimientos físicos y morales que venimos padeciendo y del incontable nùmero de compañeros que a las necrôpolis de todo el exilio han llevado sus caras aspiraciones de ver redimidas por la libertad las tierras de Iberia.

Lo que se impone, en la hora presente, es la reagrupación de las afinidades anárquicas, impulsoras de toda rebeldiá y de todo acto revolucionario, de lo cual vienen dando ejemplo la ininterrumpida actividad de nuestros compañeros en España.

En la lucha que se avecina y en la que se perfilan ya estructuras y las consecuencias del axioma de «que los extremos se tocan» —las actuales y futuras relaciones franco-moscovitas y luso-chinas— nos demuestran que nuestra lucha futura no puede ser más que anárquica. Contra el Estado, contra el Capitalismo, sin menoscabar la importancia religiosa, sus más fuertes puntales espirituales reafirmados en todo el orbe por el reencuentro de las más dispares sectas en el reciente viaje a Tierra Santa, recientemente efectuado por Pablo VI.

Los libertarios, los anarquistas, tendemos a la integral liberación de la Humanidad; en la implantación de una convivencia social y humana. La construcción, pues, de la societad que preconizamos no será factible si antes no derrocamos todo el armazón existente, factores de nuestra esclavitud moral y social.

Y, para ello, la C.N.T. es el polo catalizador de las aspiraciones del proletariado ibérico.

Marruecos, junio 1964.

José DACK.

(1) George Brenan, en « El Laberinto Español», pàg. 117.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY

Rédacteur : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU

Administateur : M. CELMA

APUNTES DE NUESTRO TIEMPO

EN Nueva Delhi, el día 27 de mayo, a la edad de 74 años, murió Javaharlal Nehru. La evolución político-económica y cultural de la India debióse considerablemente a la gestion inteligente de Nehru. Ningun hombre es necesariamente imprescindible. Y, sin embargo, hay seres que, al exhalar el último suspiro, dejan un enorme vacío en torno a su presencia creadora. Tal es el problema que plantea la desaparición del Pandit Nehru.

Lejos de nosotros está el propósito de analizar la obra realizada por el estadista. El hombre político, cargado de asuntos contradictorios y complejos, siempre se presta a la crítica severa, al enjuiciamiento riguroso de sus hechos. En un país tan inmenso como la India misteriosa y mística, religiosa y humanista a la vez, la gestion de un hombre de buena voluntad choca con muchos inconvenientes. No puede negarse que Nehru ha sido un demócrata sincero, una voluntad equilibrada erguida contra la concepción totalitaria; una conciencia pensante infatigable que buscaba la manera de armonizar la acción renaciente de un país puesto en marcha para encontrar un destino mejor. Más perfecto y más libre.

Lo mismo que Albert Einstein, Rudolf Rocker, Sebastian Faure, Emma Goldman, Camilo Berneri y tantos otros valores egregios de la cultura internacional, Nehru estuvo en España, para estudiar de cerca el proceso social de la Revolución española. Al despedirse de los hombres confederales que en aquellas jornadas estelares llevaban la orientación del Movimiento Libertario, el hombre investigador y lógico, manifestó a «Marianet»: «A vuestro lado he aprendido muchas cosas que nunca olvidaré». El discípulo de Mahatma Gandhi, escribió más tarde una serie de artículos extraordinarios que fueron reproducidos en la revista «PAN», cuyas ideas y enseñanzas valdría la pena revisar para ver si nuestro dispositivo táctico y revolucionario contemporáneo necesita nuevas y valiosas aportaciones.

Imposible se hace establecer comparaciones entre Gandhi y Nehru. Son dos vidas distintas, dos personalidades diferentes. El Mahatma fué, por su irradiación ideológica,el idealista práctico. Un ser especial en el universo múltiple y complicado de los hombres. Nehru, tuvo que trabajar con las ideas, levantando puentes sobre abismos, para realizar lo que en la vida común es posible: un avance modesto dirigido hacia la perfección. Y este trabajo de Sisifo, bien merece un análisis imparcial para poder dar a cada hombre lo que merece: el reconocimiento sincero de su obra. Es lo mínimo que podemos hacer los que nos reclamamos defensores de la justicia.

Echar los cimientos de una nueva organización político-social en una sociedad dividida en castas, con culturas regionales, con la rivalidad existente entre musulmanes e hindúes, no es tarea fácil. Las ideas sirven de norte y brújula para navegar; pero los elementos y la naturaleza misma de la vida, no cambian por arte de magia y encantamiento. Es seguro que, Nehru, al cerrar sus ojos, diría conciencia adentro: «No he podido hacer más; que otros hagan lo que yo no he podido llevar a cabo». Y sabido es que la obra de transformar una sociedad no es producto de un hombre, ni de una élite, por competente que ésta sea, sino de todos los hombres que forman parte del gran conglomerado humano, de la evolución infinita y eterna.

L.B. Shastri, sucesor de Nehru, acaba de hacerse cargo de la dirección del antiguo movimiento de «no cooperación», del cual Gandhi fué guía y timonel en las horas más difíciles de la independencia de la India. Se dice del asceta Shastri que es un hombre conciliador, el forjador silencioso de la unión del partido. Le mueve la ambición de conseguir la unidad de la India, respetando la variedad de sus costumbres. No cabe la menor duda que tiene buenos propósitos. ¿Cuál será el balance de la labor sobrehumana que acaba de comenzar?

Cada día estamos más cerca del pueblo hindú, amenazado por las ambiciones colonialistas de los Estados fuertes y por el imperialismo comunista chino. Solidarios con ese país encantador y pacífico, respetamos la nobleza de intenciones de sus educadores, desde Gandhi hasta el más modesto de sus fieles discípulos. Es probable que cuando Nehru estudió nuestras creaciones revolucionarias, encontrase defectos y errores. Si los hombres dignos supieron alentarnos en los días de prueba, ¿cómo no hemos de respetar y admirar nosotros todo cuanto hace un país milenario para forjarse un nuevo destino?

¡Ojalá el pueblo indio halle en las lecciones de su socialismo humanista el camino seguro de sus libertades ulteriores! Justo es reconocer que las cosas no son tan fáciles como parecen ser; que las ideas no son divinas, sino humanas, y que por tanto, están sujetas a toda imperfección. Lo que cuenta, pues, es tener el convencimiento de que los hombres, como los pueblos, luchamos cada día por alcanzar un mayor grado de justicia.

Ramón LIARTE

GLOSA DE JUNIO

Junio, por Juno. Diferentes hechos acaecen en este mes.

Han venido las cerezas.

Están de moda y tratan de quitarles a las fresas el público.

Las ubérrimas cerezas del Var tienen mucha vista y son pétreas y dulces.

Hay espuertas de cerezas albidriares en las fruterías.

Lo cual que tienen algo de nuestra bandera rojinegra y gusta verlas en los cerezos.

Verbena en puerta cuando escribo: la de San Antonio, el santo que les predicaba a los peces, el 13 de junio.

Oía.

Desde aquí felicito a los Antonios.

Ratiño o portugués era, si no estoy equivocado, San Antonio de Padua.

Cuatro años justos de mi salida de Orán y llegada a Hyères entre dos luces.

No tenía lo de las piernas, pero el padecimiento de siempre: enfisema.

Veía.

Orinaba normalmente.

Era más tratable.

Este genio de los demonios no se me había puesto.

Entonces no tenía enemigos, fruto que es de ahora.

San Juan, el 24 de junio.

Alicante en fiestas. Fallas. Teatros. Toros. La Rambla bulliciosa. El sorprendente Paseo de las Palmeras. Los baños. El anisete. La paella... La mojama...

Junio estira la pata en siendo San Pedro y San Pablo, fiestas mayores en varias regiones de España.

Pedro y Pablo bien que juntos comparten la festividad del día 29, «in illo tempore», estuvieron de morros y llegaron a decirse cosas feas. Pedro acreditaba mayor baquía, Pablo mayor inteligencia. Pedro pidió ser crucificado boca abajo, Pablo desapareció en ocasión del incendio de Roma. Si en las Catacumbas estuviera sepultado lo diría en su estupendo libro Teixeira de Pascoes y no lo dice.

Dicho queda de Junio que tiene este nombre por Juno y añado:

El carro en el que iba la diosa para llegar al templo en coyuntura que no podía faltar, en el camino sufrió un desperfecto, y sus hijos salvaron el inconveniente haciendo de caballos.

Como al lector de ESPOIR le agradan estas glosas, si me lo permiten, las continuaré.

PUYOL

DE TOUT ET POUR TOUS

Sobre la agitación social en España

Carta de un campesino gaditano

Cuando tuvimos conocimiento de que los campesinos de la Comarcal de Jerez de la Frontera, se habían de nuevo declarado en huelga, quisimos enterarnos de su alcance y de la causa que esta vez la motivaba. Para ello, nos dirigimos por carta a un compañero que sabíamos nos podía informar con precisión y exactitud, por trabajar de viticultor en uno de los pueblos afectados por dicha huelga, y, además, porque nos consta se interesa en la lucha reivindicativa de los trabajadores del agro.

En efecto, no se hizo tardar su respuesta, que, aunque lacónica, contiene los elementos informativos que buscábamos. He aquí lo más esencial de ella :

« Querido Manuel : Me es grato participarte, que recibí tu misiva en la que me adjuntabas un recorte de periódico con un artículo que habla de la huelga de campesinos de esta Comarcal de Jerez de la Frontera. Informándote, que todo lo que dice dicho artículo sobre ella, es cierto, si bien no informa detalladamente de las principales reivindicaciones que los viticultores de estos pueblos nos hemos propuesto alcanzar, tales como las cinco horas de trabajo por jornada y ciento cincuenta pesetas de sueldo. Por otra parte, exige nuestra petición, la higienización de los locales residenciales del campo, que comprende, dormitorios, comedores y salas de aseo, los cuales, los queremos adecuados y en decentas condiciones. Pues, la viejas gañanías sin salubridad, donde pernoctaban miserablemente y en promiscuidad nuestros abuelos, deseamos sirvan en adelante para la leyenda, y no para que en ellas continuen viviendo como bestias, los que hacemos producir la tierra.

Cábeme la satisfacción de decirte, que los campesinos que más se significan y están dispuestos a defender sus derechos, son los de los pueblos de Jerez y Arcos de la Frontera, de Chiclana, de Tribujena, del Puerto de Santa María, y muy principalmente, los de Sanlúcar de Barrameda. Pues, es en este pueblo donde se presentaron las bases y se concertó la huelga, que se extendió en seguida a los pueblos mencionados, por poseer estos, grandes zonas de viñedo y porque sus viticultores son los más decididos e interesados en mantener las peticiones presentadas, las cuales, hay que conseguirlas, cueste lo que cueste, como las conseguimos el año pasado, que nos fué aumentado el sueldo y se nos redujo a siete, las horas de trabajo por jornada, debido, sin duda, a la acción de la huelga.

Está visto, los veinticinco años de fascismo no han podido domeñar los viticultores de Sanlúcar de Barrameda y demás campesinos de otros pueblos de la Comarca, hoy en huelga, y que si ésta, no se ha extendido todavía a Paterna de la Rivera, a Villamartín, a Espera, a Lebrija, ni a Las Cabezas, es muy probable que se extienda, ya que en estos pueblos, como en muchos otros de la provincia de Cádiz, hace años que ha hecho su aparición la producción de algodón, cuyos trabajos se han venido haciendo a destajo, con mujeres y niños, y en unas condiciones lamentables. Siendo esto causa de descontento, que va tomando cuerpo por medio de los que realizan tan penosas labores, las cuales, debe conseguirse que sean más humanizadas y mejor retribuidas que lo han estado hasta aquí. Pero, para ello, es preciso la solidaridad de todos los que trabajamos en el campo, que aún no se deja sentir en general. No obstante, el día que te escribo estas líneas, la huelga se halla en su apogeo, alcanzando el paro en la Comarcal de Jerez, que era en el 36 bastión confederal, a bastantes campesinos.

No podemos decir todavía como terminará el conflicto, pero dada la firmeza de los viticultores en huelga y la complicidad de ciertos « sindicalistas » del régimen, que quieren ganarse la simpatía, que nunca tuvieron, no es aventurado de dar por seguro el triunfo »...

Todo eso dice la carta; por nuestra parte, nos abstenemos de añadir comentario.

Por la transcripción :

Manuel TEMBLADOR.

La noche americana

(Suite de la page 4.)

o se borrará en la República Dominicana la hedionda estela de sangre y lágrimas dejada a su paso por el poder por aquel Ogro del Caribe a quien un bien intencionado grupo de valientes pagó un día con su propia moneda, acribillándolo a balazos, para que al final tan fuerte resplandor tiranicida fuese echado al olvido y algunos otros entrasen como Pedro por su casa sobre la agonía del pueblo abatido en lo más hondo del peor de los barrancos de ignominia ? ¿ Qué mano negra y fatídica apagó en Cuba, la bella, la gran llama de Sierra Maestra ? ¿ Y como pudo logrr tan triste resultado en tan corto tiempo ? No sigamos.

La negra noche americana se cierra amenazadoramente sobre un mundo digno de todas las aventuras, sobre un conglomerado de pueblos que un día supieron esforzarse maravillosamente en la conquista y conservación de sus libertades más altas, más hondas y más humanas. Pueblos que cuentan en su haber con la certeza de haber sido capaces de dar aliento y vida a un Maceo, a un Martí, a un Máximo Gómez, a un Eduardo Santos y un Simon Bolivar, a un Sucre, a un Manco Capac, a un Juan Montalvo, a un José Oticica,, y a tantos y tantos ejemplares de héroes y mártires que cada uno a su manera anheló darlo todo por la garantía de que las cadenas desaparecerían en el fondo de la historia para nunca jamás ser remachadas en los territorios que ellos regaron con su sangre y esfuerzo, con su pensamiento y acción puestos al servicio de todos y cada uno, de la felicidad hecha carne en una tierra virgen prometedora de todas las posibilidades imaginables ? ¿ Pero cómo fué posible, por último, que tras la límpia y profunda aureola de un Rafael Barret, en el Paraguay naciese y se impusiese a fuerza de sangre y lodo en el poder absoluto un batracio como el coronel Stroessner ? Esto es un misterio que jamás, nadie podrá poner en claro, porque de un imposible han nacido monstruos.

Y esta noche continua cayendo, lenta pero seguramente sobre los más límpidos horizontes de armonía americanos. ¿ Seguramente ? Quizás sea exagerado decir que la noche turbulenta se cerrará totalmente, si bien todos los indicios indican que así tendrá que ser. ¿ Contendrá bastante savia la raíz libertaria de los pueblos de América para evitar la final catástrofe ? Lo cierto es que día a día se van perdiendo nuevas esperanzas, junto con otras que ya no tienen remedio inmediato. Los últimos acontecimientos de los prepotentes milicos del Brasil, dan la pauta más cierta sobre lo que pudiera acontecer. Y es México, como siempre, quien la ha señalado con una concreción más exacta. De momento se ha negado, realizando para ello un mayúsculo esfuerzo, tal como están las cosas, a aceptar el brutal cambio de amos a quienes sólo respaldan las bayonetas compradas con los sudores del pueblo para su propia opresión. Chile sigue en la lista de posibles víctimas inocentes del desencadenamiento nazi-falango-bolchevique; las dos fuerzas mayoritarias que en las presentes elecciones se disputan el poder scpremo, no son otras que las correspondientes a uno y otro bando fanático-estatal señalados. ¿ Donde duermen sus sueños de libertad, justicia y bienestar verdaderos, el pensamiento y la acción recta y sublime del guerrillero Manuel Rodriguez, del ácrata Enrique Arenas, de un Francisco Bilbao o de un Lautaro ?

JAVIER DE TORO.

Inminencias de la hora

(Suite de la page 2.)

cidida dentro y fuera de España no fué nunca más propicio. Alrededor de la Alianza Sindical, único organismo actuante del antifascismo, debe llegarse a la conjunción de fuerzas que galvanice la acción.

Sin posiciones políticas, sin prealable institucional, sin reservas ni candidaturas para el futuro que sólo el pueblo español debe decidir, con el sólo objetivo de ayudar y fomentar la subversión existente, de coordinar los esfuerzos de todo orden, un frente de fuerzas liberadoras, debe surgir rápidamente, si queremos garantizar las posibilidades de un mañana más digno, posibilidades que se precipitan a pasos agigantados.

¿Por qué razones no se llega a él? ¿Qué intereses pueden impedirlo?

La nitidez del problema, no permite tergiversar, ni hacer preceder el hecho de condiciones dilatorias. O se está contra el régimen y por la libertad de España, y entonces habrá que entregarse sin hipotecas a esa conjunción de fuerzas, o sólo el egoísmo y las ventajas personales o de Partido, guían las conductas y la denominación de antifranquistas o antifascistas, sólo habrán servido en realidad de pretexto y plataforma política.

Y mañana, en fecha no muy lejana, habrá que responder a estas actitudes de hoy. La responsabilidad de todos y de cada uno está en juego. No lo olvidemos.

J. MUÑOZ CONGOST

La Revolución americana

(Suite de la page 3)

entonces). Aceptando la segunda cifra, la « Anaconda » debión haber pagado una contribución de 3.780.000 pesos; pagó menos de la décima parte : 345.000.

— Según la misma fuente, las utilidades de la compañia (en 1923), sumaban 77 milones de dólares, sin especificar si esas eran ganancias globales o anuales. Aceptando que fueran ganancias de los ocho años que la « Anaconda » ya llevaba en Chile, quedaban ganancias superiores a los 100 millones de pesos *de entonces* por año; en acuerdo a esta cifra, debió pagar otros cinco millones de impuestos; pagó solo dos.

— Las explotaciones de Potrilleros representaban inversiones por valor de 40 millones de dólares; sobre 2.050.000 pesos que debieron pagarse por concepto de impuestos, se abonaron menos de 100.000 ».

Otro chileno, Juan Carrasco, hizo llegar a « Comentario Internacional de *Epoca* » igualmente a cargo de C. Machado, otras graves denuncias sobre la historia de la explotación y robo realizados por los monopolios que sangran a Chile. Transcribo asi lo más significativo : « En 1929, el gobierno chileno que presidia Carlos Ibañez le otorgó un monopolio por 90 años a la Compañia Chilena de Electricidad (que de chilena solo tiene el nombre), para la explotación de todos los saltos de agua del país y para la correspondiente venta de energía eléctrica. Los carabineros recorrieron todo Chile para dar a la empresa — que no gastó un centésimo — la ubicación precisa de las caídas de agua. En 1936, fueron descubiertas las actividades fraudulentas realizadas en perjuicio de Chile por los monopolios. Se redujo la concesión a 30 años (que vencen en 1966) a las provincias de Valparaiso, Aconcagua y Santiago. La Empresa Nacional de Electricidad, fundada por Aguirre Cerda, no puede entrar sus líneas en esas provincias. El ferrocarril que une Santiago con Valparaiso, debe comprar la electricidad que utiliza a los americanos.

La compaflia, que le paga al Estado chileno 52 centavos por cada kilowatio, se lo vende al ferrocarril chileno a 2,12 pesos cada kilowatio. En un consumo de cientos de miles de kilowatios, la empresa americana acumula ganancias cuantiosas.

Por su parte, el Senador Socialista, Salvador Ellende, primer candidato a la futura presidencia, integrante del Frente Popular, señaló en múltiples ocasiones las diferencias existentes entre los intereses del pueblo chileno y los consorcios internacionales. Una de esas veces, refiriéndose al cobre, concretó el asunto a los 8 puntos siguientes :

1) Mientras para Chile es vital vender el cobre al mayor precio posible, a las empresas que lo extraen no les interesa el mejor precio de esta materia prima, ya que elaboran sus filiales fuera del país.

2) Para Chile es imprescindible utilizar plenamente la capacidad instalada de producción. En cambio, a las empresas no les conviene, pues el aumento de la producción chilena desplazaria a los productores marginales norteamericanos.

3) A Chile le conviene ampliar sus mercados a todos los países del mundo, las empresas se han opuesto sistemáticamente.

4) Para Chile es fundamental obtener el maximum de participación por cada tonelada de mineral extraído. Los yacimientos, aunque extensos, son limitados y el país no puede darse el lujo de compensar la menor participación, ampliando la producción a costa de sus reservas. A la inversa, a las empresas no les conviene que Chile aumente su participación, pues ello disminuiría sus utilidades y los beneficios a repartir entre los accionistas norteamericanos.

5) A Chile le conviene refinar, e incluso manufacturar, el cobre en el país. En tanto las empresas siempre han tendido a refinar y elaborar en otros países el cobre chileno y beneficiarse para que queden allí los beneficios de las utilidades y pago de salarios correspondientes.

6) A Chile le conviene que las empresas del cobre se abastezcan con productos y repuestos nacionales, pero las empresas norteamericanas prefieren en gran parte comprarlo a los Estados Unidos.

7 A Chile le conviene que las utilidades de reinviertan en el país para promover el desarrollo económico; contrariamente las empresas extranjeras invierten parte de las ganancias en otros países para financiar proyectos competitivos con el cobre chileno como el de las minas de Toquepala en Perú, y el de las refinerias de Kennecott en Maryland y Utah. Además, con parte de las utilidades obtenidas en el país, han instalado plantas explotadas de aluminio-metal con el que se pretende desplazar al cobre.

8) Para Chile es vital procurarse el mayor ingreso en moneda extranjera y a un tipo de cambio que guarde relación con la alta productividad de esta industria. A las compañias, por su parte, les interesa el más alto tipo de cambio que les permita retornar la menor cantidad de divisas. Y es por esta razón que las compañías de de la gran mineria presionan constantemente para que se devalúe nuestra moneda, encareciendo el costo de la vida.

(Continuará)

PARDO ARIAS.

MENIPEAS

Caballos van y vienen
y la gente los mira;
la ignorancia se admira,
sin saber lo que quiere

Es un nuevo desfile de uniformados jinetes. No se van a la guerra como marchaba Sócretes a defender la idea. Estos están aquí, adentro mismo de la angustia del pueblo, vigilando sus gestos, sus movimientos, su hambre, su miseria infinitas. Bien cebados se sienten y sus armas siempre listas y engrasadas, en « defensa del orden ». ¿ Qué orden ? Ya se sabe, el de siempre, el orden de los amos del poder y la riqueza acaparadas. Ese es el orden y por eso desfilan, para que todos reconozacn su sarcasmo. Van tranquilos, serenos, al parecer serenos, pero por dentro les corre la autoridad del fuerte que quiere aplacar la rebeldía de los que sufren las pezuñas de esas cabalgaduras que podrian servir mejor, muchísimo mejor a los otros jinetes, los huesos alegres de vivir la vida soberana que defiende los campos de la sequía, de las enfermedades del ganado, de las amenazas constantes de los pulpos de brazos viscosos que los acechan para almacenar sus productos y ofrecerlos al comercio de la acaparación y la especulación inombrables. Así es la vida económico-social en el seno de una sociedad que « progresa », con caballos y todo, para mejor correr hacia los atolladeros del tuyo y del mio, firmemente amparados por la desfilante frialdad de las armas no transformadas en arados o en tractores, en segadoras, ni tampoco en zapatos, ni en ponchos, ni en techos, pan, ni abrigo. En nada sino que en hierro frío dispuesto siempre al asalto de las ciudades o los pueblos en protesta justificada contra tanta indignidad. Porque seguramente no irán, jamás, a enfrentar con sus cascos los estallidos de las bombas de cobalto, ni muchísimo menos.

Llévalos a los campos, caballero.
Córrelos en la cañada
y en las fiestas del Rodeo,
única y bella Parada.

Porque las otras son falsas o cuando más anacrónicas. ¿ No es energía y belleza el tenor de « Fiesta Patria » ? Pues allí, a todo lo largo y ancho de los fértiles potreros, de los fundos, de la tierra, desde el mar a la montaña, es el sitio positivo de tan briosos corceles como estos que tú montas con cara de prepotencia. Es allí que se requiere la potencia de los hombres que han nacido para recrear riquezas útiles. Sin capa de uniformado ni pretensiones de fuerza derrochada en los cuarteles fusiladores del pueblo.

OLEGARIO VASIRI.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE TOULOUSE

La F.L. de Toulouse convoca asamblea general para el sábado, 27 de junio, a las 21 horas, en el local social.

Se encarece la asistencia de los compañeros.

El secretario.

F. L. DE PERPIGNAN

La Federación Local de Perpignan, invita a sus afiiliados a la Asamblea general, que tendrá lugar el dia 28 de junio, a las nueve de la mañana en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

Se convoca a todos los compañeros de la Regional catalana de origen a la reunión que tendrá lugar el domingo, dia 28 de junio, a las 10 de la mañana, en el local de la F. Local de Toulouse.

La Comisión organizadora.

FEDERACION LOCAL DE LA ROSA

Compañeros,

El domingo, dia 28 de junio 1964, a las 9 h. 30, en 7, Bd. d'Athénes (Bar du Globe), Marsella, el conocido militante de la vieja guardia confederal, el compañero Manuel Buenacasa, dará una conferencia sobre el importante tema :

« *Perspectivas del Movimiento Obrero Español* »

A escuchar las reflexiones, estudios y orientaciones de este compañero que lleva ya casi 60 años de militancia obrera, *os invitamos*, bien fraternalmente, a todos los compañeros, simpatizantes y amigos.

El Secretariado.

C.N.T. A.I.T.

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

La Comisión de Relaciones de las Charentes y Poitou tiene organizada una *Jira Concentración Regional al aire libre*, para el domingo 19 de julio en el lugar denominado *La Grand Cote-Royan*.

El compañero J. Sevilla dará una *charla* sobre el tema « *Problemas nuestros* ».

En la Grand Côte hay playa y una bonita arboleda, asi como agua potable y una « Buvette » para facilitar el suministro de todo lo que pueda faltar a los compañeros.

Invitamos a los compañeros, amigos, simpatizantes y las FF. LL., a que acudan numerosos a pasar un dia de confraternización familiar.

Habrá flechas que indicarán a la entrada del bosque, el lugar de la Jira.

El Secretariado.

PARADEROS

Se desea saber noticias de Carlos Riera, de Madrid, que en 1942 se hallaba en el Grupo de Trabajadores Extranjeros 552, en Pontaneveau (Saône-et-Loire). El que pueda dar noticias que se dirija a la Redacción de «Espoir» o a las señas aquí indicadas: F. Alvarez, 7537 Dante St-Michel (P.-de-Q.). Canadá.

Se desea saber el paradero de Antonio Faro, de Albelda (Huesca).

A raiz de la liberación se encontraba en la F.L. de Nantes.

Pregunta por él, Crescencio Gil, de Luzech (Lot).

CONFERENCIA EN AIX-EN-PROVENCE

El compañero Buenacasa dará una conferencia sobre el tema: **« Perspectivas del movimiento obrero español »**, el domingo, 28 de junio a las 3 y media de la tarde, en la sala de la Mutualité, rue Espariat, Aix.

Invitación cordial a todos los compañeros de las localidades limítrofes y a los españoles antifascistas.

F. L. DE ORLEANS

La F. L. de Orléans organiza para el día 12 de julio una excursión cuyo final de itinerario será la visita al monte Saint-Michel.

Para reserva de plazas dirigirse a Juan Jiménez, cité Gambetta, núm. 31, Saint-Jean de la Ruelle. A casa Marcelino, bar de la rue Bourgagne (frente al cine Forum), a Joaquín Palmer, 77, rue Bourgagne, y a Prieto, 3, rue Saint-Germain.

Núcleo de Provenza

JIRA DE CONCENTRACION REGIONAL A LA FONTAINE-DE-VAUCLUSE

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio organiza para el domingo, 28 de junio, una gran jira de confraternidad confederal y libertaria en el magnífico y pintoresco lugar de la Fontaine-de-Vaucluse.

A orillas del riachuelo de la Sorgue, entre arbolado y sitios agradables, tendrá lugar la concentración, primera de las cuatro a celebrar durante el buen tiempo, con carácter de núcleo.

Esperamos que todas las FF. LL., compañeros, afines, familiares, amistades y simpatizantes acudirán a pasar un buen día de campo.

No faltarán las distracciones, juegos y la correspondiente charla después de la comida, retransmitida para placer de todos, por nuestros potentes altavoces.

¡Que desde este mismo instante se haga una intensa propaganda y las FF. LL. organicen los consiguiente viajes colectivos!

¡Todos a la jira del Núcleo de Provenza de la C.N.T.!

JIRA EN EL DEPARTAMENTO DEL GERS

La F.L. del Aude, prosiguiendo sus trabajos para la organización de la « jira » que tendrá lugar el dia 5 de julio, en Saint-Jean-Putge, a 20 kms de Auch y como ya ha sido anunciado en los números anteriores de « ESPOIR », ampliando más detalles como prometido, se complace en comunicar, que además de que el sitio es magnífico, reuniendo las condiciones necesarias para una jira, como ya citamos anteriormente, disponemos también de una pista para baile, y una escena cubierta para poder representar algún número de teatro, canto, música, etc., etc., todo ello, a la sombra y al aire libre, para distracción de chicos y grandes.

Por la mañana, una charla por un compañero conocido y solvente, está en proyecto.

Hay sitio espacioso para el estacionamiento de vehículos.

El secretariado.

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos, no esperes a mañana.

UNA GRAN JORNADA CONFEDERAL EN NARBONNE

Siguiendo el ciclo de conferencias organizado por esta F.L., el domingo, dia 26 de abril, por la mañana, en la sala de fiestas del Café Montmorency, tuvo lugar un brillante acto, a cargo del compañero José Peirats, bajo el sugestivo tema : « Una sociedad por el hombre y para el hombre ».

El acto lo presidió como es ya tradicional en esta local, el amigo Respaut, del movimiento francés. Este, después de un breve saludo, pasa la palabra al conferenciante.

Peirats, antes de entrar de lleno en el tema de la conferencia, hace un paréntesis, sobre el largo periodo de dominación franquista, y sus dramáticas consecuencias. Con su peculiar clarividencia, estudia detalladamente los obstáculos que se presentan para destruir esa roca, que es el franquismo, y que obstruye el paso hacia la liberación de España.

Se impone — dice — un nuevo despertar, un despertar despojado de todo fanatismo dogmático, porque todos sabemos — sigue diciendo — que por si solo, ningún grupo político o Sindical, puede derrumbar a Franco.

Por eso, añade, hemos de considerar como buenos todos aquellos factores de conjunción, todos aquellos valores individuales o colectivos que se presentan actualmente en el contexto español.

Sobre la Alianza se extiende, analizando minuciosamente las fuerzas habidas y las que puedan aprovecharse, susceptibles de influir favorablemente en la caida de Franco.

Sin una estrecha unión de todo el antifascismo español — afirma — no será posible nuestra deseada vuelta a España.

De todos los problemas que más angustian al pueblo español — prosigue diciendo — hay dos con carácter de urgencia, que son Pan y Libertad.

El hambre no tiene espera — dice — y el hombre sin libertad, no puede vivir.

Habla del reformismo, y dice que él no es partidario de reformismo, tal como algunos lo interpretan. Sin embargo — continua diciendo — yo procuro reformarme cada dia en el estudio y en la observación de las cosas.

El que sostiene — añade — que no ha cambiado nunca, hace poco progreso, y no está a la altura de su época.

Lo fundamental — afirma — no es morir dentro de la C.N.T. sino que el anarquismo nos sobreviva.

Habla después del gran problema que nos angustia a todos; la C.N.T. en una España liberada ya del fascismo.

Como socialistas libertarios que somos — sigue diciendo — queremos una sociedad a la medida del hombre. Una sociedad sin exclusivismos de grupo o de clan. Una sociedad aceptada por todos los hombres y que respete al individuo como base fundamental.

El individuo — prosigue — creó la sociedad y no la sociedad al hombre.

La sociedad actual no está al servicio del hombre, sino que le esclaviza, por eso nosotros preconizamos su total transformación por otra más justa y más humana. El anarco-sindicalismo es el arma más eficaz de la cual el hombre moderno debe servirse hoy para crear esa nueva sociedad.

Habla después de los valores humanos, y de los diversos conceptos filosóficos de hombres y grupos dentro del Federalismo.

Cita ejemplos sobre el respeto que la sociedad debe al individuo.

Por último termina haciendo un llamamiento a los compañeros a concentrar todos sus esfuerzos en un solo objetivo : liberar a España.

El compañero Peirats fué muy felicitado al terminar su magnífica disertación.

Por la tarde hubo un magistral festival a cargo de la tan conocida en los medios confederales, Agrupación Artística « Terra Lliure ».

En la coqueta sala del teatro de la « Maison de la Culture », este estupendo cuadro artístico, interpretó, como ellos solos saben hacerlo, la joya musical del maestro Serrano « Los Claveles ». En la segunda parte en que había variétés, del más colorido sabor español, fueron los artistas, calurosamente aplaudidos por el rebosante público que llenaba la sala.

Todo, el espectáculo se desarrolló magníficamente, y la interpretación, insuperable, así como decorados y vestuario.

El grupo « Terra Lliure » es digno de volverle a ver muy pronto.

SANCHEZ.

S.I.A.I. DE BEZIERS

Por cuestiones ajenas a nuestra voluntad, nos hemos visto en la obligación de aplazar nuestra Asamblea General, para el dia 4 de julio, a las 21 horas, en nuestro local social.

Rogamos la asistencia de todos los compañeros.

El secretariado.

F. L. DE LYON

Con motivo de la concentración juvenil que se celebrará el 28 de junio en Poncins (Loire), esta F.L. organiza un car. Hora de salida, 6 h. 30 de la mañana, con el itinerario siguiente : cours Emile-Zola, Astoria, Place Terraux, Vaise Pont Montaux. Para inscripciones, en el local social, 286, cours Emile-Zola. Dirigirse al paquetero.

19 JULIO 1964

GRAN MITIN
organizado por la C.N.T.F.
EN EL PALACIO DE LOS DEPORTES DE TOULOUSE

¡Compañeros! ¡Antifascistas! Retened esta fecha y preparáos para asistir numerosos al mitin y al Gran Festival de Variedades que S.I.A. prepara para la tarde del mismo dia.

En números sucesivos de ESPOIR daremos más detalles sobre ambos actos.

Necrológica

INOCENCIO SEGURA ROBLES

Ha muerto Inocencio Segura Robles. Otro más que pudre carne en tierras del exilio. Barcelonés de nacimiento, vivió en Almeria bastante tiempo, por destierro de su padre, cuando la represión Martinez-Anidista contra los hombres de la C.N.T. Vuelto a Barcelona, perteneció a Artes Gráficas, donde estaba afiliado a la llegada de julio de 1936.

Vivió la lucha libertadora en los frentes, hasta que la aliada reacción internacional consumó el crimen contra España.

Sufrió, como muchos, los campos de concentración en el éxodo que tanto recordamos. Libre ya, actuó como siempre dentro de la Organización, modesto militante al que, más que otra cosa, le caracterizaba su nobleza, y ese buen corazón que siempre le hizo ser tan solidario en cuantas ocasiones fué preciso.

La F.L. de la C.N.T. de Marsella en la que ha militado hasta su fallecimiento, transmite a sus familiares en España su más sincera condolencia.

El secretariado.

AVISO

Antonio Vidal, de Argel, ruega a todos los compañeros y amigos que mantienen correspondencia con él, la suspendan circunstancialmente debido al cambio de su domicilio, hasta que, por este mismo conducto, dé a concer su nueva dirección.

Siluetas
El Emperador

Ruiseñor :
Nada tienes de arrogante
todo es fragancia y dulzor
por tu piquito de oro
salen petalos de flor.

Ruiseñor :
Que extasías a las gentes
cuando va a salir el Sol;
Eros te tiene envidia
aún siendo el Dios del amor.

Ruiseñor :
A los jardines de Oriente
has robado su esplendor;
eres de tu vasta especie
el más grande creador.

Ruiseñor :
La infinidad de tus trinos
y tu uniforme color
te hacen el Rey de la selva :
¡ El único Emperador !

Ramón SERON.

Gentilly. Junio 1964.

Servicio de libreria

Manual de clasificación y archivo, R. Bori, 3,00 F.

Tratado de clasificación y archivo, Carrio, 10,00 F.

Curso de clasificación y archivo, Carrio, 10,00 F.

La lámpara que no ardió, B. Halle, 5,00 F.

W. Whitman, L. Franco, 6,00 F.

Bacón, Remusat, 6,00 F.

Voltaire, Labriola, 6,00 F.

Descartes, Fouillée, 6,00 F.

Tablas de la ley, T. Mann, 6 F.

Vida del Congo, A. Gide, 6,00 F.

Una hija de las nieves, Londón, 6,00 F.

La Eneida, Virgilio, 6,00 F.

Poesía del destierro, Campio Carpio, 3,00 F.

Yo acuso, Zola, 2,00 F.

Marianet, Muñoz, 5,00 F.

La ira, Séneca, 2,00 F.

FOLLETOS DE PROPAGANDA A PRECIOS POPULARES

A 0,40 FRANCOS :

« Azaña », por Felipe Aláiz.

« Indalecio Prieto », por Felipe Aláiz.

« Ascaso, Durruti y la Revolución de Julio », por Cánovas Cervantes.

« Historia de un crimen — Ni Franco ni la Monarquia », por R. Mogrovejo.

« La Toma de la Bastilla », por Pedro Kropotkine.

« A caballo del Ande », por Angel Samblancat.

Pedidos : Servicio de Libreria, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

●

Lisez :

« De la Mythologite Marxiste-Léniniste », par Gaston Britel.

Un volume franco : 2.75 F.

En vente : Juliette Demure, 17, rue Jouffroy-d'Albans, Lyon (5e). C.C.P. : Lyon 3652-38.

Michel Celma, C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse. C.C.P. : Numéro 952-38.

Echos . . . de Presse

EN SUIVANT L'ACTUALITE (suite). — Après ces violences de sportifs, j'aborde la violence des J.V. anglais que la presse nous fait connaître, constatant qu'un trop grand nombre d'humains ne conçoivent établir entre eux, des relations à peu près normales qu'en faisant, préventivement, intervenir la violence, d'où trop souvent des émeutes et des guerres.

En ce qui concerne ces jeunes, émettre des appréciations est assez délicat et pourtant il faudrait s'efforcer de trouver des remèdes ou envisager des moyens pour que de tels actes ne se renouvellent pas. Avant de présenter mes commentaires, je trouve très utile de citer une bonne partie d'un article de Victor Foct paru dans « La Dépêche du Midi » du 24 mai 1964, car ces événements sont bien présentés dans un résumé, ce qui m'évite de mentionner plusieurs autres coupures de presse :

LES « ROCKERS » CONTRE LES « MODS »

LA PETITE GUERRE DES BLOUSONS NOIRS BRITANNIQUES

La flegmatique Albion est en train de découvrir avec horreur que la pondération, le fair-play traditionnels des dignes sujets de Sa Majesté britannique, sont foulés aux pieds par des bandes de jeunes voyous qui, en proie à une véritable frénésie de destruction, ont terrorisé, cette semaine, les paisibles estivants de Brighton.

Le « Manchester Gardian » les appelle « les Montaigu et les Capulet de Margate ». C'est leur faire trop d'honneur. Si aveugle soit-elle, une haine entre familles a une origine, un motif. Sur la place de Margate, le jour de la Pentecôte, comme sur celle de Brighton, le jour de Pâques, ce fut un déchaînement total pour, à première vue, des manières différentes de se vêtir.

L'EQUIPEE SAUVAGE

Plus que sa violence, c'est la persistance du phénomène qui inquiète très vivement tous les Anglais d'âge raisonnable.

La première fois, on a pu croire à une sorte de délire collectif, bien que les troubles eussent débuté simultanément sur deux plages différentes. Cette fois, le doute n'est plus permis, d'autant qu'au lendemain de la Pentecôte, les J.V. anglais ont recommencé, affrontant les policiers, saccageant un train, dans le Pays de Galles : un train entier où tout a été brisé, les ampoules, les vitres, les sièges, les portières.

Devant de tels excès, on comprend que ce soient de véritables « tribunaux de salut public » qui ont siégé mardi, dès l'aurore, à Margate, Brighton et Bournemouth pour juger la centaine de jeunes gens arrêtés, qu'ils appartiennent aux « Rockers », vêtus à la manière de nos « blousons noirs » et circulant à moto, ou aux « Mods », habillés avec la recherche de nos « zazous » de naguère et préférant les scooters.

Les juges ont été sévères, puisque près de la moitié des accusés ont été condamnés à des peines de détention allant de trois à six mois, les autres à des amendes très lourdes.

La presse britannique, dans son ensemble, réclame des châtiments exceptionnels, et certains journaux vont jusqu'à demander l'application de châtiments corporels publics (le fouet). Un rapport a été soumis au ministre de l'Intérieur et sir Alec Douglas Home, le Premier ministre, sera interpellé au Parlement.

Il faut toutefois noter une certaine différence entre les événements des deux dates. A Pâques, les jeunes étaient sortis pour démolir le plus de choses possibles à Clacton-on-Sea et à Brighton.

A la Pentecôte, leur intention première était de se battre contre les jeunes du « style » rival. Dans l'un et l'autre cas, il y avait une réaction incontrôlée et démesurée contre l'ennui des jours de fêtes religieuses en Angleterre. Mais si ces troubles graves ont éclaté à l'occasion des deux plus grandes fêtes chrétiennes, il faut moins y voir une volonté de profanation que la conscience de disposer des trois journées libres du « pont ». C'est ce qui a permis à de nombreux jeunes des banlieues ouvrières de Londres de se lancer dans ces « équipées sauvages » sur les plages.

Mais il va sans dire que les autorités religieuses de toutes les confessions s'inquiètent de ce que de tels actes impliquent d'ignorance ou d'oubli complet des valeurs morales et religieuses.

Jusqu'à présent, la police a sous-estimé à chaque fois la puissance et la volonté de nuire de ces jeunes, puisqu'il a fallu en hâte appeler des renforts, souvent de très loin. C'est que le phénomène, né en bonne part des « cités neuves », grands ensembles d'habitations à loyers modérés, plus vastes qu'en Europe occidentale, est tout neuf dans la vie anglaise.

Mais, à présent, on se demande comment y faire face pour l'avenir, comment protéger les estivants, les autochtones, les biens publics et privés des stations balnéaires ?

En outre, lorsqu'il s'agit de prévention réelle, tout le monde accepte de battre sa coulpe : les parents, les professeurs, l'Eglise, l'Etat, mais personne ne sait trop que faire. Le fouet, les jets d'eau glacée, les chiens empêcheront peut-être les désordres massifs, ils ne changeront pas le malaise social que de tels faits révèlent.

Car le problème va au-delà des razzias sur les plages. Toute la délinquance juvénile est en nette augmentation en Angleterre. Le mois dernier, justement, M. Brooke publiait un rapport sur : « La guerre contre le crime en Angleterre et dans les Galles. » On y lit :

« Un tiers de tous les délits jugés

(Suite en page 3.)

19 JUILLET 1964

GRAND MEETING
organisé par la C.N.T.F.
AU PALAIS DES SPORTS DE TOULOUSE

Camarades ! Antifascistes ! Retenez cette date.

Nous donnerons d'autres détails dans le prochain numéro d'ESPOIR.

◆

Comme chaque année, S.I.A. prépare un Grand Festival de Variétés pour l'après-midi du même jour.

Artistes prestigieux prêteront leur concours pour faire de ce gala une fête de lumière et de joie.

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.

Les livres

LA COEXISTENCE PACIFIQUE

DANS son ouvrage « La coexistence pacifique », publié chez Julliard (Fomac), M. Victor Leduc se fait l'avocat des thèses « krouchtcheviennes » au sein du mouvement communiste mondial.

Le livre de M. Leduc a été écrit entre juillet 1961 et janvier 1962. Ainsi, l'auteur n'a pas été en mesure de tenir compte, dans l'élaboration de son exposé, de certains événements importants survenus depuis lors sur la scène mondiale. Mentionnons quelques exemples : la fin de la guerre d'Algérie; la crise des Caraïbes en octobre 1962; la signature de l'accord sur l'interdiction partielle des essais nucléaires; le remplacement d'Adenauer à la tête du gouvernement de Bonn, etc...

Le premier tiers de l'ouvrage de M. Leduc est consacré à une description sommaire du cheminement de la pensée marxiste « officielle » jusqu'à la mort de Staline. La suite du livre est consacrée à un exposé, également sommaire de la thèse soviétique sur la coexistence pacifique et de celle des Chinois sur la nature communiste de l' « impérialisme ».

Ceci dit, l'ouvrage en question n'est pas sans mérite. Le lecteur y trouve un exposé généralement clair, même s'il est sommaire, du point de vue soviétique sur le problème le plus brûlant de notre époque : le maintien de la paix.

Cependant, le lecteur « profane » risque de perdre pied à la lecture de cet ouvrage. On a l'impression qu'il a été écrit à l'intention de militants communistes en vue de leur expliquer les raisons du « revirement » de la politique soviétique à l'égard des solutions de « force ». En l'absence de toute nécessité de justification idéologique « à posteriori », l'on peut dire que c'est le perfectionnement des armes de destruction massive qui s'est imposé aux deux idéologies concurrentes se disputant la suprématie mondiale. Les esprits plus avertis se doutaient, dès la fin de la deuxième guerre mondiale, que l'humanité était assez fatiguée par les conflits armés, sur une grande échelle, pour s'engager à nouveau dans des aventures dont nul ne pourrait prévoir l'issue finale.

L'équilibre approximatif du rapport des forces entre les deux camps idéologiques et le perfectionnement des moyens de destruction, comme on l'a signalé plus haut, ont fait le reste.

M. Khrouchtchev lui-même a été obligé de reconnaître qu'il fallait « reviser », dans une certaine mesure, les schémas marxistes sur le caractère « inévitable » de l'affrontement militaire entre les deux idéologies.

Dans son discours au IIIe Congrès du parti ouvrier (communiste) roumain, en juin 1960, le premier ministre de l'U.R.S.S. déclarait : « Les succès de Lénine sur l'impérialisme restent en vigueur, et sont et seront pour nous l'étoile polaire dans notre théorie et dans notre politique. Mais on ne peut pas oublier que les thèses léninistes ont été formulées et développées il y a des dizaines d'années, lorsque étaient absents de nombreux phénomènes qui sont devenus décisifs pour le développement de l'histoire, pour le

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

FEUILLETON D'« ESPOIR » Numéro 22

COLLECTIVISATIONS

L'œuvre constructive de la Révolution Espagnole

(Recueil de Documents)

Editions C.N.T. - F.A.I., 1937.

Le travail, se rapportant à cette tranche intéressante de l'activité moderne aurait dû être, entre les mains des bourgeois, au même niveau où il existe ailleurs, dans les pays en régime capitaliste. Or il n'en était pas ainsi en Espagne. Avant le 19 juillet, la fabrication du verre optique était partagée entre plus de soixante-quinze ateliers. Par cela même, la vie de cette industrie, tributaire de produits étrangers, se développait péniblement et l'on se consacrait presque exclusivement au travail de la taille, activité bien réduite si l'on tient compte des nombreux aspects offerts par la fabrication du verre optique.

Les jumelles prismatiques de Durruti

Tout le monde les connaît. Une photographie qui a passé entre les mains de tous les prolétaires les a rendues populaires. Ces jumelles prismatiques qui reposaient sur la poitrine de notre grand Durruti étaient son signe distinctif. Le glorieux lutteur, qui vit toujours dans nos cœurs, n'usa jamais d'étoiles, de rubans ni de clinquant pour se convaincre et convaincre ses subordonnés qu'il était un chef et un des plus solides piliers de la révolution. Son unique insigne, celui qu'il aimait, c'étaient ces jumelles prismatiques pendues à son cou et qui, retombant sur son cœur généreux et bon, permettaient à son regard de s'étendre jusqu'à l'infini.

Ces jumelles, ainsi que tout le matériel d'optique dont fut dotée la Colonne Durruti lors de sa constitution et de son départ pour le front, dans les premiers jours du mouvement, furent le prix de l'effort de tous les travailleurs de la branche d'optique de Barcelone.

Ceux-ci, ayant pris en charge les principales maisons de cette branche, travaillèrent sans repos, nuit et jour, pour satisfaire aux besoins de leurs frères qui partaient au front.

Les premiers accords. Institution du salaire familial.

Quand se termina, dans les rues de Barcelone, la lutte à laquelle ils avaient pris une part active, tous les travailleurs de la branche se réunirent en vue de leur organisation. Un de leurs premiers soins fut de réaliser, le plus rapidement possible, la collectivisation et, en attendant, d'imposer à chaque firme, un contrôle qui empêcherait les patrons de retirer les fonds et les marchandises.

Par la suite, on étudia le moyen de réduire les frais de la nouvelle industrie qui prenait naissance et d'établir le salaire unique et le salaire familial, en attendant que l'organisation transmette des consignes générales sur cette question.

Aujourd'hui, les femmes qui travaillent dans l'industrie du verre optique gagnent autant que les hommes : la classification par catégories et sexes a été abolie. Tous reçoivent le même salaire. A vingt-quatre ans, les ouvriers gagnent les quatre cents pesetas mensuelles fixeés par l'accord. Cependant si, avant cet âge, ils sont mariés, ils ont droit aux quatre cents pesetas mensuelles, plus cinquante pesetas pour chaque personne à leur charge. Sont admis à bénéficier de cette indemnité, les parents et toutes les personnes âgées qui vivent sous le toit de l'ouvrier, même si elles n'appartiennent pas à sa famille.

Une seule usine. — La création de l'industrie

Malgré l'augmentation du coût de la vie depuis le début de la Révolution, les camarades de la Section d'optique collectivisée arrachés au Syndicat de l'Industrie du verre n'ont pas augmenté les salaires qu'ils se sont primitivement attribués. Tous leurs efforts et leur volonté ont tendu vers un seul but: la collectivisation, et avec elle, la création d'une fabrique qui groupe toutes les spécialités de la branche.

Ce vœu s'est réalisé.. La fabrique existe et, par elle, est née une industrie qui n'existait pas avant elle.

Les recherches et la persévérance des ouvriers dans cette fabrication ont permis la mise au point de plaques scientifiques et de cristaux de couleur aussi bons que ceux qui proviennent de l'étranger. Parmi les sections les plus importantes figurent celle du celluloïde où l'on fabrique toutes les montures et les ateliers d'impression et fabrication d'étuis en aluminium, en celluloïde, en peau et carton; celui de la taille du verre en série et celui des lunettes de protection pour automobilistes, aviateurs, soudeurs à l'autogène, etc.

Une section de mécanique fonctionne activement qui fournit tout l'outillage et fabrique la petite machinerie pour les ouvriers indépendants.

Un seul magasin d'optique

De même que l'industrie s'est organisée, groupant dans un seul local l'outillage des diverses maisons, ces travailleurs, s'inspirant toujours de l'esprit de collectivisation et fermement désireux de réduire la dépense, ont réuni en un seul tous les magasins. Ce nouveau dépôt fait la distribution des marchandises à toutes les succursales de Barcelone, ainsi que les expéditions à l'extérieur.

Il comprend différentes sections spécialisées comme celle des cristaux, des montures celluloïde, du marquage, des étuis, etc.

A l'usine comme au magasin, on a tenu compte des nécessités de la vie moderne et du confort des ouvriers. Des douches ont été installées. D'autres améliorations seront apportées et tout sera fait pour parvenir au but que l'on s'est proposé. En somme, dans l'industrie du verre, une entente presque totale est réalisée. Et nous disons « presque » parce qu'il existe encore une petite fraction d'inadaptés. Ces derniers s'inclineront en temps et heure devant l'importance de l'œuvre réalisée par les travailleurs.

Création d'une Ecole d'Optique

De nombreux projets ont été formés par la section du verre optique. Grâce au labeur incessant de nos camarades, cette section sera capable de fournir dans un bref délai à la Conseillerie de Guerre, les appareils scientifiques dont elle a besoin, en plus des jumelles prismatiques; goniomètres, viseurs, élémètres, bref tout ce que les nécessités de la guerre exigent. Actuellement, faute d'avoir réuni l'outillage nécessaire à la construction de nombreux appareils, on répare du moins ceux qui reviennent du front.

Mais le projet le plus important est celui de l'Ecole technique de l'Industrie. Cette spécialité si délicate ne souffre pas l'improvisation ni les ouvriers médiocres. L'Ecole formera donc des travailleurs habiles tant au point de vue manuel que scientifique. Cette excellente mesure est le résultat de l'esprit constructif qui anime les ouvriers d'Optique affiliés à la C.N.T.

Déjà, on n'importe plus de matières de l'étranger

Pour résumer l'œuvre importante de nos camarades du verre optique, on peut dire qu'ils ont entièrement créé une industrie et qu'ils nous ont entièrement libérés sur ce point, du joug étranger.

Autrefois on importait quarante à cinquante millions de pesetas de produits d'optique par an; aujourd'hui, cet apport au capitalisme ennemi de l'étranger a été supprimé. Autre chose de plus important a été également aboli : la commission de 50 et quelquefois 60 % sur le prix de vente qui était versée, jadis, aux oculistes pour qu'ils recommandent certains produits déterminés. C'est à de tels expédients qu'était obligée l'immorale bourgeoisie. L'importation était, somme toute, quelque chose d'intangible. De petits industriels espagnols qui, quoique d'esprit bourgeois, ressentaient la honte de cette importation, prétendirent faire la taille sur une plus grande échelle.

(A suivre.)